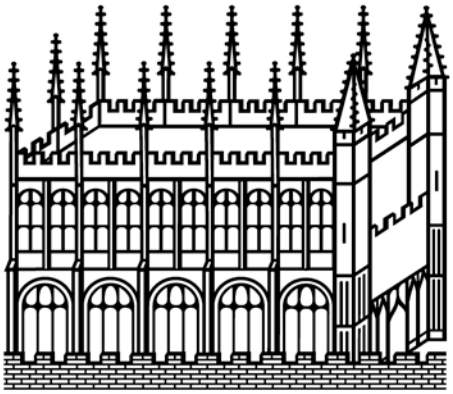


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

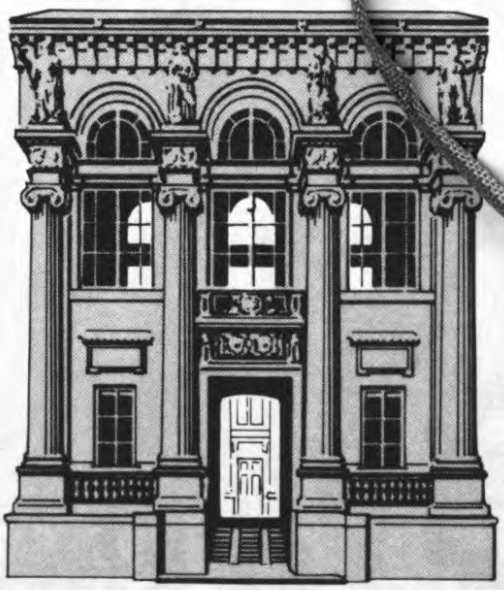
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

EX MUSAEO
HANS FURSTENBERG

TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY



ST GILES · OXFORD

Cazotte

LE DIABLE AMOUREUX.

NOUVELLE ESPAGNOLE.

A NAPLES,

1772.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

MALGRÉ la néceſſité *indiſpenſable*, que tout le monde connoît, d'orner de *gravures* tous les Ouvrages qu'on a l'honneur d'offrir au Public, il s'en eſt peu fallu que celui-ci n'ait été forcé de s'en paſſer. Tous nos grands Artiſtes ſont abyſmés d'ouvrages, tous nos Graveurs percent les nuits & ont peine à y ſuffire ; l'Auteur étoit déſeſpéré & ne pouvoit ni pour or, ni pour argent, trouver ni deſſins ni gravures. Donner ſon ouvrage ſans cela, c'étoit le perdre ; auſſi étoit-il réſolu à le garder, lorſqu'heureuſement il a trouvé dans une Auberge un de ces hommes de génie que la Nature ſe plaît à former, & dont l'art n'a jamais, par ſes régles aſſerviſſantes, refroidi l'imagination. De Straſbourg à Paris il n'y a preſque pas de cheminée qui ne porte l'empreinte du feu de ſes compoſitions, de la fumée

ondoyante de ſes pipes & du flegme philoſophique de ſes Fumeurs.

Il a bien voulu jetter ſur le papier ſon idée brûlante & rapide, & ſi les froids Connoiſſeurs n'y trouvent pas le fini manieré d'un burin platement exact, les Gens de goût ſeront, à coup sûr, ſaiſis de la vérité de l'expreſſion. Le ſérieux impoſant d'un Philoſophe inſtruit des ſecrets les plus impénétrables de la cabale, l'avide curioſité d'un Adepte qui brûle de s'inſtruire & dont latention ſe communique juſqu'à ſes jambes, leur ſauteront aux yeux : ce qui ne leur échappera sûrement pas, c'eſt le bras du ſerviteur infernal de *Soberano* qui ſort d'un nuage pour obéir à ſon maître, & lui apporter, au premier ſignal, la pipe qu'il demande ; c'eſt enfin la facilité du génie de l'Artiſte à placer ſi naturellement, ſur le mur de la chambre, l'eſtampe, heureuſement négligée, qui repréſente cet étonnant effet de la puiſſance magique.

Que ne pouvons-nous décrire avec la mê-

me étendue les chefs-d'œuvre des deux autres génies qui ont prêté leurs crayons ſéduiſans ; mais pourquoi nous y refuſer ? L'eſprit d'un deſſin, l'expreſſion d'une gravure, ne diſent-elles pas, preſque toujours plus & mieux que les paroles les plus ſonores & les mieux arrangées ? Quelles expreſſions rendroient, comme la gravure, le courage tranquille d'*Alvare*, que le caverneux *che vuoi* n'ébranle point ?

Comment peindre auſſi chaudement en écrivant, ſon étonnement froid, lorſque, de ſa couche rompue, il jette les yeux ſur ſon Page charmant qui ſe peigne avec ſes doigts ?

Quelles phraſes donneront jamais une idée plus nette du *clair-obſcur* que la quatriéme de nos Eſtampes, dont l'Auteur ayant à repréſenter deux chambres, a, ſi ingénieuſement, mis tout l'*obſcur* dans l'une & tout le *clair* dans l'autre ? Et quel ſervice n'a-t-il pas rendu, par cet heureux contraſte, à tant de gens qui ont la fureur de parler de cet art, ſans en

avoir les premieres notions ? Si nous ne craignions pas de bleſſer ſa modeſtie, nous ajouterions que ſa maniere nous a paru tenir beaucoup de celle du fameux *Rembrun*.

Le chien d'Alvare qui, dans le boſquet, le ſauve, en déchirant ſon habit, du précipice où il alloit s'engloutir, prouve bien que les gens d'eſprit en ont ſouvent moins que les bêtes.

La derniere enfin, qui tire aſſez ſur le haché ſi ſpirituel de la premiere, quoique d'une autre main, nous a paru auſſi ſublime qu'elle eſt morale ; quelle foule d'idées préſente à l'imagination ſon éloquente ſéchereſſe ! Une campagne éloignée de tout ſecours humain ; des courſiers fougueux, emblême des paſſions, qui, en briſant leurs liens, laiſſent bien loin derriere eux la voiture fragile qui repréſente ſi bien l'humanité ; un être enyvré qui ſe précipite pour n'embraſſer qu'une vapeur ; un nuage affreux, d'où ſort un monſtre dont la figure retrace aux yeux du Mortel abuſé

TAYLOR INST. OXFORD

l'image au vrai de ce que ſon imagination libertine lui avoit ſi follement embelli.

Mais, où nous entraîne le déſir de rendre juſtice aux délicieux Auteurs de ces tableaux frappans ? qui, de nos Lecteurs, n'y trouvera pas un million d'idées que nous nous reprocherions de leur indiquer ? Briſons là, & qu'il nous ſoit permis ſeulement de dire *un mot* de l'Ouvrage.

Il a été rêvé en une nuit & écrit en un jour : ce n'eſt point, comme à l'ordinaire, un vol fait à l'Auteur ; il l'a écrit pour ſon plaiſir & un peu pour l'édification de ſes Concitoyens, car il eſt très-moral ; le ſtyle en eſt rapide ; point d'eſprit à la mode, point de métaphyſique, point de ſcience, encore moins de jolies impiétés & de hardieſſes philoſophiques ; ſeulement un petit aſſaſſinat pour ne pas heurter de front le goût actuel, & voilà tout. Il ſemble que l'Auteur ait ſenti qu'un homme qui a la tête tournée d'amour eſt déja bien à plaindre ; mais que lorſqu'une jolie femme eſt

amoureuſe de lui, le careſſe, l'obſede, le mene & veut à toute force s'en faire aimer, c'eſt le diable.

Beaucoup de François, qui ne s'en vantent pas, ont été dans des grottes faire des évocations, y ont trouvé de vilaines bêtes qui leur crioient, *che vuoi ?* & qui, ſur leur réponſe leur préſentoient un petit animal de treize à quatorze ans. Il eſt joli, on l'emmene ; les bains, les habits, les modes, les vernis, les maîtres de toute eſpèce, l'argent, les contrats, les maiſons, tout eſt en l'air ; l'animal devient maître, le maître devient animal. Eh ! mais pourquoi ? c'eſt que les François ne ſont pas Eſpagnols ; c'eſt que le diable eſt bien malin ; c'eſt qu'il n'eſt pas toujours ſi laid qu'on le dit.

LE DIABLE
AMOUREUX,
NOUVELLE ESPAGNOLE.

J'ÉTOIS à vingt-cinq ans Capitaine des Gardes du Roi de Naples : nous vivions beaucoup entre Camarades, & comme de jeunes gens, c'eſt-à-dire, des femmes, du jeu, tant que la bourſe pouvoit y ſuffire, & nous philoſophions dans nos quartiers quand nous n'avions plus d'autre reſſource.

Un ſoir, après nous être épuiſés en raiſonnemens de toute eſpèce autour d'un très-petit flacon de vin de Chypre

& de quelques marons ſecs, le diſcours tomba ſur la cabale & les Cabaliſtes.

Un d'entre nous prétendoit que c'étoit une ſcience réelle & dont les opérations étoient ſûres; quatre des plus jeunes lui ſoutenoient que c'étoit un amas d'abſurdités, une ſource de friponneries, propres à tromper les gens crédules & amuſer les enfans.

Le plus âgé d'entre nous, Flamand d'origine, fumoit ſa pipe d'un air diſtrait, & ne diſoit mot. Son froid & ſa diſtraction me faiſoient ſpectacle au milieu du charivari diſcordant qui nous environnoit, & m'empêchoit de prendre part à une converſation trop peu réglée pour qu'elle eût de l'intérêt pour moi.

Nous étions dans la chambre du fumeur; la nuit s'avançoit: on ſe ſépara, & nous demeurâmes ſeuls, notre ancien & moi.

Il continua de fumer flegmatiquement; je demeurai les coudes appuyés ſur la table, ſans rien dire. Enfin mon homme rompit le ſilence :

Jeune homme, me dit-il, vous venez d'entendre beaucoup de bruit : Pourquoi vous êtes-vous tiré de la mêlée ?

C'eſt, lui répondis-je, que j'aime mieux me taire, que d'approuver ou blâmer ce que je ne connois pas : je ne ſçais pas même ce que veut dire le mot de cabale.

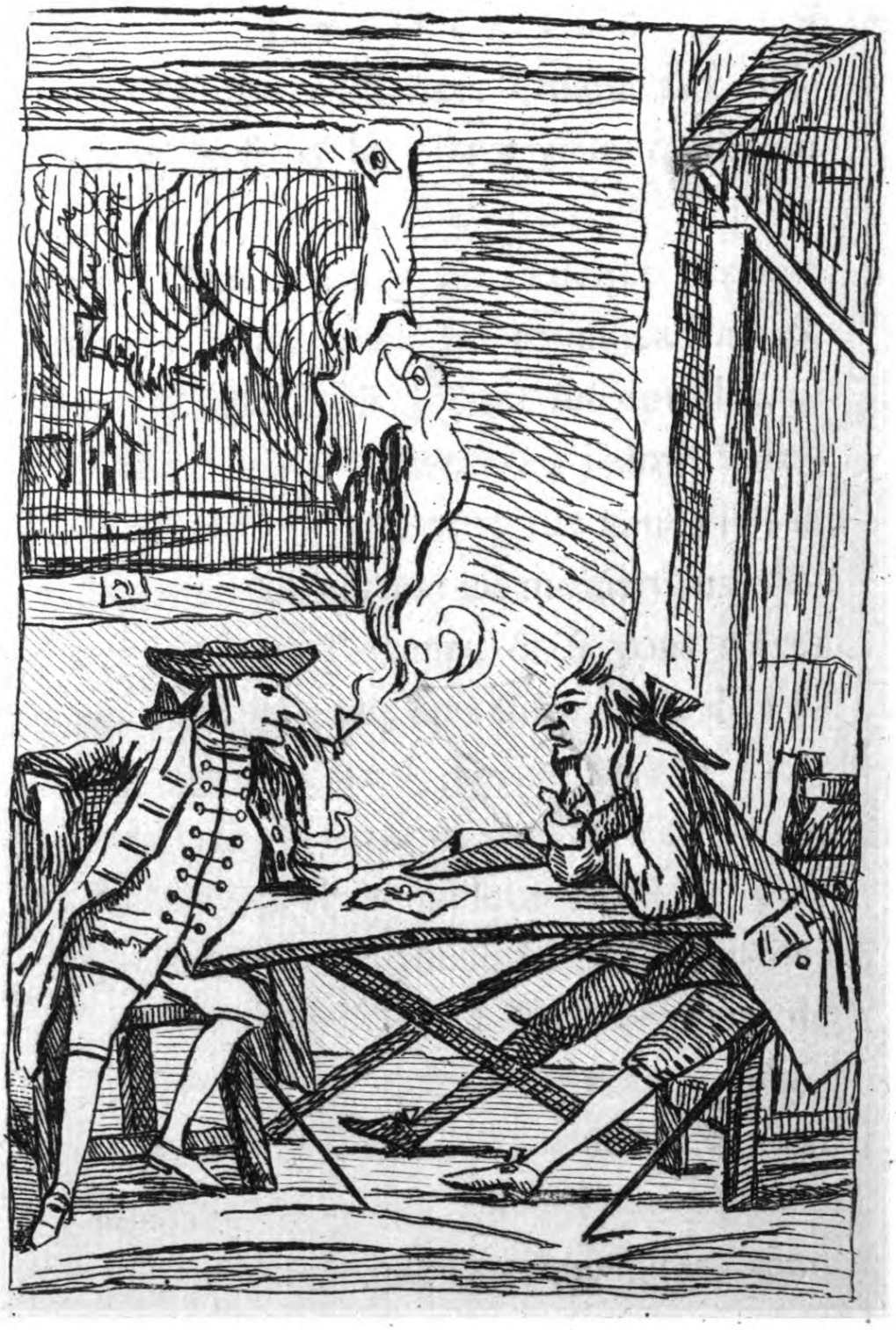
Il a pluſieurs ſignifications, me dit-il : mais ce n'eſt point d'elles dont il s'agit, c'eſt de la choſe. Croyez-vous qu'il puiſſe exiſter une ſcience qui enſeigne à transformer les métaux, & à réduire les eſprits ſous notre obéiſſance ?...

Je ne connois rien des eſprits, à commencer par le mien, ſinon que je ſuis

sûr de ſon exiſtence. Quant aux métaux, je ſçais la valeur d'un carlin au jeu, à l'Auberge & ailleurs, & ne peux rien aſſurer ni nier ſur l'eſſence des uns & des autres, ſur les modifications & impreſſions dont ils ſont ſuſceptibles.

Mon jeune camarade, j'aime beaucoup votre ignorance; elle vaut bien la doctrine des autres: au moins vous n'êtes pas dans l'erreur, & ſi vous n'êtes pas inſtruit, vous êtes ſuſceptible de l'être. Votre naturel, la franchiſe de votre caractère, la droiture de votre eſprit me plaiſent: je ſçais quelque choſe de plus que le commun des hommes: jurez-moi le plus grand ſecret ſur votre parole d'honneur, promettez de vous conduire avec prudence, & vous ſerez mon Ecolier.

L'ouverture que vous me faites, mon



cher Soberano, m'eſt très-agréable. La curioſité eſt ma plus forte paſſion. Je vous avouerai que naturellement j'ai peu d'empreſſement pour nos connoiſſances ordinaires; elles m'ont toujours ſemblé trop bornées, & j'ai deviné cette ſphère élevée dans laquelle vous voulez m'aider à m'élancer: mais quelle eſt la première clef de la ſcience dont vous parlez? Selon ce que diſoient nos Camarades en diſputant, ce ſont les Eſprits eux-mêmes qui nous inſtruiſent; peut-on ſe lier avec eux?

Vous avez dit le mot, Alvare: on n'apprendroit rien de ſoi-même; quant à la poſſibilité de nos liaiſons, je vais vous en donner une preuve ſans réplique.

Comme il finiſſoit ce mot, il achevoit ſa pipe: il frappe trois coups pour

faire ſortir le peu de cendres qui reſtoit au fond, la poſe ſur la table aſſez près de moi. Il éleve la voix: Calderon, dit-il, allez charger ma pipe, allumez-la, & rapportez-la moi.

Il finiſſoit à peine le commandement; je vois diſparoître la pipe, & avant que j'euſſe pu raiſonner ſur les moyens, ni demander quel étoit ce Calderon chargé de ſes ordres, la pipe allumée étoit de retour, & mon interlocuteur avoit repris ſon occupation.

Il la continua quelque temps, moins pour ſavourer le Tabac, que pour jouir de la ſurpriſe qu'il m'occaſionnoit; puis ſe levant, il dit: Je prends la garde au jour, il faut que je repoſe. Allez vous coucher; ſoyez ſage, & nous nous reverrons.

Je me retirai plein de curioſité &

affamé d'idées nouvelles dont je me promettois de me remplir bientôt par le ſecours de Soberano. Je le vis le lendemain, les jours enſuite ; je n'eus plus d'autre paſſion ; je devins ſon ombre.

Je lui faiſois mille queſtions ; il éludoit les unes, & répondoit aux autres d'un ton d'oracle. Enfin, je le preſſai ſur l'article de la Religion de ſes pareils. C'eſt, me répondit-il, la Religion naturelle. Nous entrâmes dans quelques détails ; ſes déciſions cadroient plus avec mes penchans qu'avec mes principes, mais je voulois venir à mon but, & ne devois pas le contrarier.

Vous commandez aux Eſprits, lui diſois-je ; je veux comme vous être en commerce avec eux : je le veux, je le veux.

Vous êtes vif, Camarade, vous n'avez

pas ſubi votre temps d'épreuve ; vous n'avez rempli aucune des conditions ſous leſquelles on peut aborder ſans crainte de cette ſublime cathégorie.....

Et me faut-il bien du temps?..... Peut-être deux ans.... J'abandonne ; m'écriai-je ; je mourrois d'impatience dans l'intervalle. Vous êtes cruel, Soberano. Vous ne pouvez concevoir la vivacité du déſir que vous avez créé dans moi: il me brûle.....

Jeune homme, je vous croyois plus de prudence, vous me faites trembler pour vous & pour moi. Quoi! vous vous expoſeriez à évoquer des Eſprits ſans aucune des préparations?...

Eh! que pourroit-il m'en arriver?... Je ne dis pas qu'il dût abſolument vous en arriver du mal ; ils n'ont ſur nous de pouvoir qu'autant que leur en donne

Notre foibleſſe, notre puſillanimité : dans le fond, nous ſommes nés pour les commander... Ah, je les commanderai... Oui, vous avez le cœur chaud, mais ſi vous perdez la tête, s'ils vous effrayent à certain point?...

S'il ne tient qu'à ne les pas craindre, je les mets au pis pour m'effrayer..... Quoi ! quand vous verriez le Diable?.....Je tirerois les oreilles au grand Diable d'Enfer....

Bravò ! Si vous êtes ſi ſûr de vous, vous pouvez vous riſquer, & je vous promets mon aſſiſtance. Vendredi prochain je vous donne à dîner avec deux des nôtres, & nous mettrons l'aventure à fin.

Nous n'étions qu'à Mardi : jamais rendez-vous galant ne fut attendu avec autant d'impatience. Le terme arrive enfin ; je trouve chez mon Camarade

deux hommes de phyſionomie peu prévenante : nous dînons. La converſation roule ſur des choſes indifférentes.

Après dîner, on propoſe une promenade à pied vers les ruines de Portici. Nous ſommes en route : nous arrivons. Ces reſtes des monumens les plus auguſtes écroulés, briſés, épars, couverts de ronces, portent à mon imagination des idées qui ne m'étoient pas ordinaires. Voilà, diſois-je, le pouvoir du temps ſur les ouvrages de l'orgueil & de l'induſtrie des hommes. Nous avançons : nous nous enfonçons dans les ruines, & enfin, nous ſommes parvenus preſque à tâtons à travers des débris dans un lieu ſi obſcur qu'aucune lumière extérieure n'y pouvoit pénétrer.

Mon Camarade me conduiſoit par le bras ; il ceſſe de marcher & je m'arrête.

Alors un de la Compagnie bat le fuſil & allume une bougie. Le ſéjour où nous étions s'éclaire, quoique foiblement, & je découvre que nous ſommes ſous une voûte aſſez bien conſervée de vingt-cinq pieds en quarré, à-peu-près, & ayant quatre iſſues. Nous obſervions le plus parfait ſilence. Mon Camarade, à l'aide d'un roſeau qui lui ſervoit d'appui dans ſa marche, trace un cercle autour de lui ſur le ſable léger dont le terrein étoit couvert. Il deſſine quelques caractères, puis ſort du cercle. Entrez, mon Brave, me dit-il; & ne ſortez du cercle que je vous ai tracé qu'à bonnes enſeignes.

Expliquez-vous mieux, lui dis-je, à quelles enſeignes en dois-je ſortir?.... Quand tout vous ſera ſoumis, me répondit-il, mais avant ce temps, ſi la

frayeur vous faiſoit faire une fauſſe démarche, vous pourriez courir les riſques les plus grands.

Alors il me donne une formule d'évocation courte, preſſante, mêlée de quelques mots que je n'oublierai jamais. Récitez, me dit-il, cette conjuration avec fermeté, & appellez enſuite à trois fois clairement *Béelzébuth*, & ſur-tout n'oubliez pas ce que vous avez promis de faire.

Je me rappellai que je m'étois vanté de lui tirer les oreilles. Je tiendrai parole, lui dis je, ne voulant pas en avoir le démenti. Nous vous ſouhaitons bien du ſuccès, me dit-il, quand vous aurez fini, vous nous avertirez. Vous êtes directement vis-à-vis de la porte par laquelle vous devez ſortir pour nous rejoindre. Ils ſe retirent.

Jamais fanfaron ne ſe trouva dans une criſe plus délicate : je fus au moment de les rappeller ; mais il y avoit trop à rougir pour moi : c'étoit d'ailleurs renoncer à toutes mes eſpérances. Je me raffermis ſur la place où j'étois, & tîns un moment conſeil. On a voulu m'effrayer, dis-je, on veut voir ſi je ſuis puſillanime. Les gens qui m'éprouvent ſont à deux pas d'ici, & à la ſuite de mon évocation, je dois m'attendre à quelque tentative de leur part pour m'épouvanter. Tenons bon ; tournons la raillerie contre les mauvais plaiſans.

Cette délibération fut aſſez courte, quoiqu'un peu troublée par le ramage des hiboux & des chats-huants qui habitoient les environs, & même l'intérieur de ma caverne.

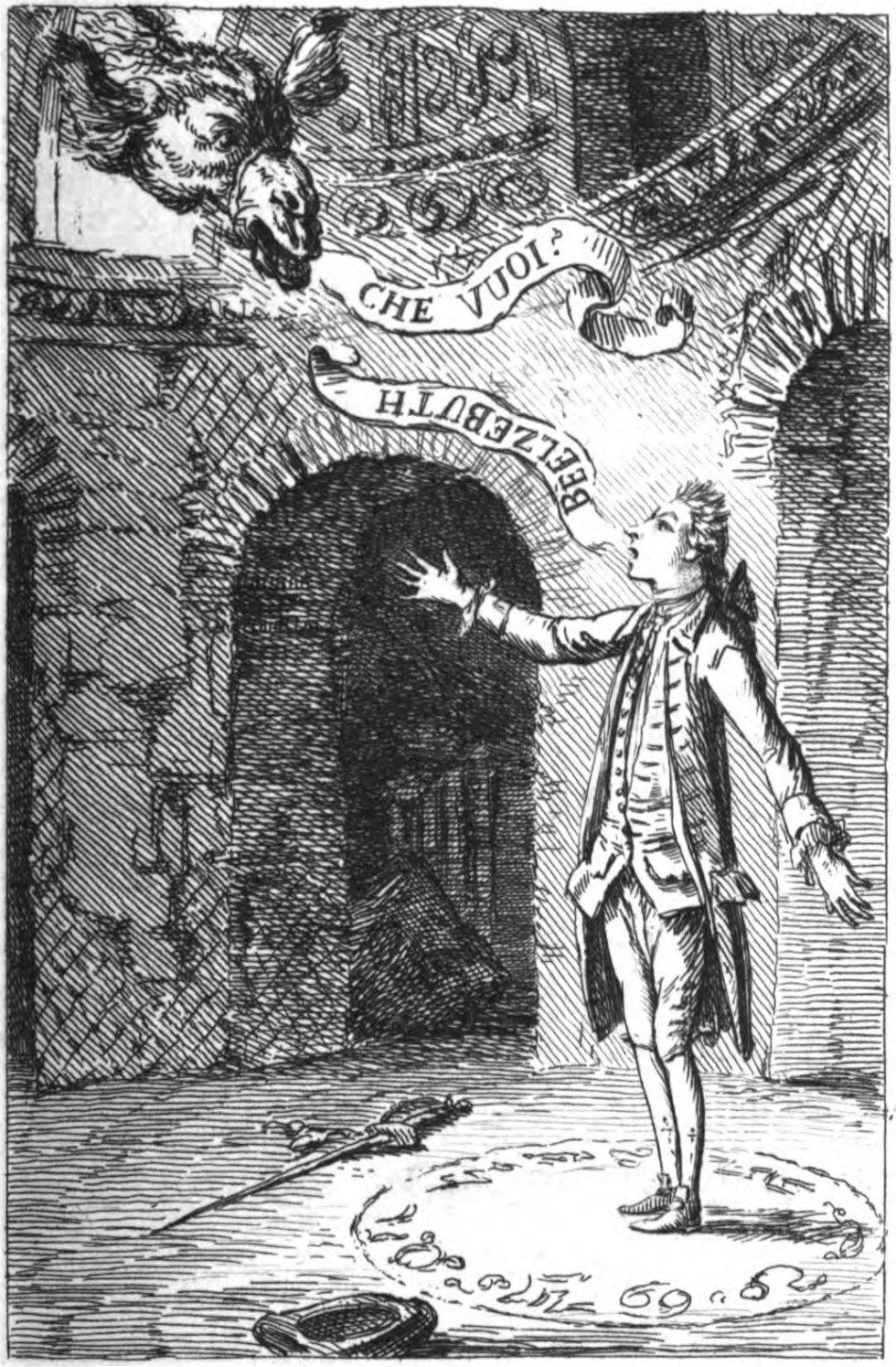
Un peu raſſuré par mes réflexions, je

me raſſeois ſur mes reins, je me piéte; je prononce l'évocation d'une voix claire & ſoutenue, & en groſſiſſant le ſon, j'appelle à trois repriſes & à très-courts intervalles, *Béelzébuth.*

Un friſſon couroit dans toutes mes veines & mes cheveux ſe hériſſoient ſur ma tête.

A peine avois-je fini, une fenêtre s'ouvre à deux battans, vis-à-vis de moi au haut de la voûte: un torrent de lumière plus éblouiſſante que celle du jour fond par cette ouverture: une tête de chameau horrible, autant par ſa groſſeur que par ſes formes, ſe préſente à la fenêtre, ſur-tout elle avoit des oreilles démeſurées. L'odieux fantôme ouvre la gueule, & d'un ton aſſorti au reſte de l'apparition, me répond: *Che vuoi?* Toutes les voûtes, tous les caveaux des envi-

P.^e 14.



rons retentiſſent à l'envi du terrible *che vuoi?*

Je ne ſçaurois peindre ma ſituation; je ne ſçaurois dire qui ſoutint mon courage & m'empêcha de tomber en défaillance à l'aſpect de l'effrayant tableau que j'avois devant les yeux, & au bruit plus effrayant encore qui retentiſſoit à mes oreilles.

Je ſentis la néceſſité de rappeller mes forces, qu'une ſueur froide alloit diſſiper: je fis un effort ſur moi. Il faut que notre ame ſoit bien vaſte, & ait un prodigieux reſſort; une multitude de ſentimens, d'idées, de réflexions touchent mon cœur, paſſent dans mon eſprit, & font leur impreſſion toutes à la fois.

La révolution s'opère, je me rends maître de ma terreur. Je fixe hardiment le ſpectre. Que prétends-tu toi-même,

téméraire, en te montrant ſous cette forme hideuſe ?

Le fantôme balance un moment : Tu m'as demandé, dit-il, d'un ton de voix plus bas.... L'Eſclave, lui dis-je, cherche-t-il à effrayer ſon Maître ? Si tu viens recevoir mes ordres, prends une forme convenable & un ton ſoumis.

Maître, me dit le fantôme, ſous quelle forme me préſenterai-je pour vous être agréable ?

La premiere idée qui me vînt à la tête étant celle d'un chien ; viens, lui dis-je, ſous la figure d'un épagneul. A peine avois-je donné l'ordre, l'épouvantable chameau allonge le col de ſeize pieds de longueur, baiſſe la tête juſqu'au milieu du ſalon, & vomit un épagneul blanc à ſoies fines & brillantes, les oreilles traînantes juſqu'à terre.

La

La fenêtre s'eſt refermée, toute autre viſion a diſparu, & il ne reſte ſous la voûte, ſuffiſamment éclairée, que le Chien & moi.

Il tournoit tout autour du cercle en remuant la queue, & faiſant des courbettes. Maître, me dit-il, je voudrois bien vous lécher l'extrémité des pieds; mais le cercle redoutable qui vous environne me repouſſe.

Ma confiance étoit montée juſqu'à l'audace: je ſors du cercle; je tends le pied, le Chien le léche; je fais un mouvement pour lui tirer les oreilles, il ſe couche ſur le dos, comme pour me demander grace, je vis que c'étoit une petite femelle. Leves-toi, lui dis je; je te pardonne: tu vois que j'ai compagnie; ces Meſſieurs attendent à quelque diſtance d'ici; la promenade a du les alté-

rer, je veux leur donner une collation ; il faut des fruits, des conſerves, des glaces, des vins de Grece ; que cela ſoit bien entendu, éclaire & décore la ſalle ſans faſte, mais promptement. Vers la fin de la collation, tu viendras en Virtuoſe du premier talent, & tu porteras la harpe : je t'avertirai quand il en ſera temps. Prends garde à bien jouer ton rôle ; mets de l'expreſſion dans ton chant, de la décence, de la retenue dans ton maintien.....

J'obéirai, Maître, mais ſous quelle condition ?.....

Sous celle d'obéir, Eſclave. Obéis, ſans réplique, ou....

Vous ne me connoiſſez pas, Maître ; vous me traiteriez avec moins de rigueur, j'y mettrois peut-être l'unique condition de vous déſarmer & de vous plaire.

Le Chien avoit à peine fini ; qu'en tournant ſur le talon, je vois mes ordres s'exécuter plus promptement qu'une décoration ne s'éleve à l'Opéra. Les murs de la voûte ci devant noirs, humides, couverts de mouſſe, prenoient une teinte douce, des formes agréables ; c'étoit un ſallon de marbre jaſpé. L'Architecture préſentoit un ceintre ſoutenu par des colonnes. Huit girandoles de criſtaux, contenant chacune trois bougies, y répandoient une lumiere vive, également diſtribuée.

Un moment après, la table & le buffet s'arrangent, ſe chargent de tous les apprêts de notre régal ; les fruits & les confitures étoient de l'eſpèce la plus rare, la plus ſavoureuſe, & de la plus belle apparence. La porcelaine employée au ſervice & ſur le buffet, étoit du Japon.

TAYLORIAN ST. OXFORD

La petite Chienne faiſoit mille tours dans la ſalle, mille courbettes autour de moi, comme pour hâter le travail & me demander ſi j'étois ſatisfait.

Fort bien, Biondetta, lui dis-je; prenez un habit de livrée, & allez dire à ces Meſſieurs qui ſont près d'ici, que je les attends, & qu'ils ſont ſervis.

A peine avois-je détourné un inſtant les regards, je vois ſortir un Page à ma livrée, leſtement vêtu, tenant un flambeau allumé: peu après il revint conduiſant ſur ſes pas mon camarade le Flamand & ſes deux amis.

Préparés à quelque choſe d'extraordinaire, par l'arrivée & le compliment du Page, ils ne l'étoient pas aux changemens qui s'étoient faits dans l'endroit où ils m'avoient laiſſé. Si je n'euſſe pas eu la tête occupée, je me ſerois plus amuſé

de leur ſurpriſe! Elle éclata par leur cri; ſe manifeſta par l'altération de leurs traits & leurs attitudes.

Meſſieurs, leur dis-je, vous avez fait beaucoup de chemin pour l'amour de moi, il nous en reſte à faire pour regagner Naples; j'ai penſé que ce petit régal ne vous déſobligeroit pas, & que vous voudriez bien excuſer le peu de choix & le défaut d'abondance en faveur de l'impromptu.

Mon aiſance les déconcerta plus encore que les changemens de la ſcène & la vue de l'élégante collation à laquelle ils ſe voyoient invités. Je m'en apperçus, &, réſolu à terminer bientôt une aventure dont intérieurement je me défiois, je voulus en tirer tout le parti poſſible en forçant même la gaieté qui fait le fond de mon caractere.

Je les preſſai de ſe mettre à table ; le Page avançoit des ſiéges avec une promptitude merveilleuſe. Nous étions aſſis : j'avois rempli les verres, diſtribué des fruits ; ma bouche ſeule s'ouvroit pour parler & manger, les autres reſtoient béantes ; cependant je les engageai à entamer les fruits, ma confiance les détermina : je porte la ſanté de la plus jolie Courtiſane de Naples ; nous la bûvons. Je parle d'un Opéra nouveau, d'une Improviſatrice Romaine arrivée depuis peu, & dont les talens font du bruit à la Cour : je reviens ſur les talens agréables, la Muſique, la Sculpture, & par occaſion, je les fais convenir de la beauté de quelques marbres qui font l'ornement du ſallon. Une bouteille ſe vuide & eſt remplacée par une meilleure. Le Page ſe multiplie, & le ſervice ne languit pas un

inſtant. Je jette l'œil ſur lui à la dérobée. Figurez-vous l'Amour en trouſſes de Page ; mes Compagnons d'aventure le lorgnoient de leur côté d'un air où ſe peignoient la ſurpriſe, le plaiſir & l'inquiétude. La monotonie de cette ſituation me déplût : je vis qu'il étoit temps de la rompre. Biondetto, dis-je au Page, la Signora Fiorentina m'a promis de me donner un inſtant ; voyez ſi elle ne ſeroit point arrivée. Biondetto ſort de l'appartement.

Mes gens n'avoient point encore eu le temps de s'étonner de la biſarrerie du meſſage, une porte du ſallon s'ouvre & Fiorentina entre tenant ſa harpe ; elle étoit dans un deshabillé étoffé & modeſte ; un chapeau de voyage & un crêpe très-clair ſur les yeux : elle poſe ſa harpe à côté d'elle, fait une révérence pleine

d'aiſance & de grace. Seigneur Dom Alvare, dit-elle : je n'étois pas prévenue que vous euſſiez compagnie ; je ne me ſerois point préſentée vêtue comme je ſuis ; ces Meſſieurs voudront bien excuſer une voyageuſe.

Elle s'aſſied, & nous lui offrons à l'envi les reliefs de notre petit feſtin ; auxquels elle touche par complaiſance. Quoi, Madame ! lui dis-je, vous ne faites que paſſer par Naples ; on ne ſçauroit vous y retenir ?

Un engagement déja ancien m'y force, Seigneur : on a eu des bontés pour moi à Veniſe au Carnaval dernier ; on m'a fait promettre de revenir, & j'ai touché les arrhes : ſans cela, je n'aurois pu me refuſer aux avantages que m'offroit ici la Cour, & à l'eſpoir de mériter les ſuffrages de la Nobleſſe Napo-

litaine diſtinguée par ſon goût au-deſſus de toute celle d'Italie.

Les deux Napolitains ſe courbent pour répondre à l'éloge, ſaiſis par la vérité de la ſcène, au point de ſe frotter les yeux. Je preſſai la Virtuoſe de nous faire entendre un échantillon de ſon talent : elle étoit enrhumée, fatiguée ; elle craignoit avec juſtice de décheoir dans notre opinion. Enfin, elle ſe détermina à exécuter un Récitatif obligé, & une Ariette pathétique qui terminent le troiſiéme Acte de l'Opéra dans lequel elle doit débuter.

Elle prend ſa harpe, prélude avec une petite main longuette, potelée, tout à la fois blanche & purpurine, dont les doigts inſenſiblement arrondis par le bout, étoient terminés par un ongle dont la forme & la grace étoient inçonçeva-

bles ; nous crûmes entendre le plus délicieux concert.

La Dame chante. On n'a pas, avec plus de goſier, plus d'ame, plus d'expreſſion : on ne ſçauroit rendre plus, en chargeant moins. J'étois ému juſqu'au fond de l'ame, & j'oubliois preſque que j'étois le créateur du charme qui me raviſſoit.

La Cantatrice m'adreſſoit les expreſſions tendres de ſon récit & de ſon chant. Le feu de ſes regards perçoit à travers le voile : il étoit d'un pénétrant, d'une douceur inconcevable ; ces yeux ne m'étoient pas inconnus. Enfin, en aſſemblant les traits tels que le voile me les laiſſoit appercevoir, je reconnus dans Fiorentina le fripon de Biondetto : mais l'élégance, l'avantage de la taille ſe faiſoient beaucoup plus remarquer ſous

l'ajuſtement de femme, que ſous l'habit de Page.

Quand la Cantatrice eut fini de chanter, nous lui donnâmes de juſtes éloges. Je voulus l'engager à nous exécuter une Ariette vive pour nous donner lieu d'admirer la diverſité de ſes talens. Non, répondit-elle, je m'en acquitterois mal dans la diſpoſition d'ame où je ſuis; d'ailleurs, vous avez dû vous appercevoir de l'effort que j'ai fait pour vous obéir. Ma voix ſe reſſent du voyage, elle eſt voilée; vous êtes prévenus que je pars cette nuit. C'eſt un Cocher de louage qui m'a conduit; je ſuis à ſes ordres; je vous demande en grace d'agréer mes excuſes & de me permettre de me retirer. En diſant cela, elle ſe leve, veut emporter ſa harpe. Je la lui prends des mains, & la reconduis juſqu'à la porte

par laquelle elle s'étoit introduite ; & rejoins la Compagnie.

Au lieu de la gaieté que je croyois avoir dû inſpirer, je voyois de la contrainte dans les regards : j'eus recours au vin de Chypre. Je l'avois trouvé délicieux ; il m'avoit rendu mes forces, ma préſence d'eſprit ; je doublai la doſe, & comme l'heure s'avançoit, je dis à mon Page qui s'étoit remis à ſon poſte derriere mon ſiége, d'aller faire avancer ma voiture : Biondetto ſort ſur le champ, va remplir mes ordres.

Vous avez ici un équipage ? me dit Soberano. Oui, répliquai-je, je me ſuis fait ſuivre, & j'ai imaginé que ſi notre partie ſe prolongeoit, vous ne feriez pas lâchés d'en revenir commodément. Bûvons encore un coup, nous ne courrons pas les riſques de faire de faux pas en chemin.

Ma phraſe n'étoit pas achevée, le Page rentroit ſuivi de deux grands Eſtaffiers bien tournés, ſuperbement vêtus à ma livrée. Seigneur Dom Alvare, me dit Biondetto, je n'ai pu faire approcher votre voiture : elle eſt au-delà, mais tout auprès des débris dont ces lieux-ci ſont entourés. Nous nous levons, Biondetto & les Eſtaffiers nous précédent, on marche.

Comme nous ne pouvions pas aller quatre de front, entre des baſes & des colonnes briſées, Soberano, qui ſe trouvoit ſeul à côté de moi, me ſerra la main. Vous nous donnez un beau régal, ami, il vous coûtera cher.

Ami, répliquai-je, je ſuis très-heureux s'il vous a fait plaiſir ; je vous le donne pour ce qu'il me coûte.

Nous arrivons à la voiture : nous trou-

vons deux autres Eſtaffiers, un Cocher, un Poſtillon, une voiture de campagne à mes ordres auſſi commode qu'on eût pu la déſirer. J'en fais les honneurs, & nous prenons légerement le chemin de Naples.

Nous gardâmes quelque temps le ſilence : enfin, un des amis de Soberano le rompt. Je ne vous demande point votre ſecret, Alvare ; mais il faut que vous ayez fait des conventions ſinguliè-res. Jamais perſonne ne fut ſervi comme vous, & depuis quarante ans que je travaille je n'ai pas obtenu le quart des complaiſances que l'on vient d'avoir pour vous dans une ſoirée. Je ne parle pas de la plus céleſte viſion qu'il ſoit poſſible d'avoir, tandis que l'on afflige nos yeux, plus ſouvent que l'on ne ſonge à les réjouir : enfin, vous ſçavez vos

affaires, vous êtes jeune ; à votre âge on déſire trop pour ſe laiſſer le temps de réfléchir, & on précipite ſes jouiſſances.

Bernadillo, c'étoit le nom de cet homme, s'écoutoit en parlant, & me donnoit le temps de penſer à ma réponſe.

J'ignore, lui répliquai-je, par où j'ai pu m'attirer des faveurs diſtinguées ; j'augure qu'elles ſeront très-courtes, & ma conſolation ſera de les avoir toutes partagées avec de bons amis. On vit que je me tenois ſur la réſerve, & la converſation tomba.

Cependant le ſilence amena la réflexion : je me rappellai ce que j'avois fait & vu : je comparai les diſcours de Soberano & de Bernadillo, & conclus que je venois de ſortir du plus mauvais pas dans lequel une curioſité vaine & la

témérité euſſent jamais engagé un homme de ma ſorte. Je ne manquois pas d'inſtruction ; j'avois été élevé juſqu'à treize ans ſous les yeux de Dom Bernardo Maravillas mon pere, Gentilhomme ſans reproche, & par Dona Mencia ma mere, la femme la plus religieuſe, la plus reſpectable qui fut dans l'Eſtramadure. Oh, ma mere ! diſois-je, que penſeriez-vous de votre fils, ſi vous l'aviez vu, ſi vous le voyiez encore ? Mais ceci ne durera pas, je m'en donne la parole.

Cependant la voiture arrivoit à Naples. Je reconduiſis chez eux les amis de Soberano. Lui & moi revînmes à notre quartier. Le brillant de mon équipage éblouit un peu la Garde devant laquelle nous paſſâmes en revûe ; mais les graces de Biondetto, qui étoit ſur le

devant

devant du carroſſe, les frapperent encore davantage.

Le Page congédie la voiture & la livrée, prend un flambeau de la main des Eſtaffiers, & traverſe les cazernes pour me conduire à mon appartement : mon Valet-de-chambre plus étonné encore que les autres, vouloit parler pour me demander des nouvelles du nouveau train, dont je venois de faire la montre. C'en eſt aſſez, Carle, lui dis-je, en entrant dans mon appartement, je n'ai pas beſoin de vous : allez-vous repoſer, je vous parlerai demain.

Nous ſommes ſeuls dans ma chambre, & Biondetto a fermé la porte ſur nous ; ma ſituation devient plus embarraſſante qu'au milieu de la compagnie que je quittois & de l'endroit tumultueux que je venois de traverſer. Je voulois termi-

ner l'aventure & me recueillir un inſtant. Je jette les yeux ſur le Page, les ſiens ſont fixés vers la terre : une rougeur lui monte ſenſiblement au viſage : ſa contenance décele de l'embarras & beaucoup d'émotion ; enfin, je prends ſur moi de lui parler.

Biondetto, vous m'avez bien ſervi, vous avez même mis des graces à ce que vous avez fait pour moi, mais comme vous vous étiez payé d'avance, je penſe que nous ſommes quittes....

Dom Alvare eſt trop noble pour croire qu'il ait pu s'acquitter à ce prix....

Si vous avez fait plus que vous ne me devez, ſi je vous dois de reſte, donnez votre compte, mais je ne vous réponds pas que vous ſoyez payé promptement. Le quartier courant eſt mangé ; je dois au jeu, à l'Auberge, au Tailleur....

Vous plaiſantez hors de propos....

Si je quitte le ton de la plaiſanterie, ce ſera pour vous prier de vous retirer, car il eſt tard, & il faut que je me couche....

Et vous me renverriez incivilement à l'heure qu'il eſt? Je n'ai pas dû m'attendre à ce traitement de la part d'un Cavalier Eſpagnol. Vos amis ſçavent que je ſuis venue ici; vos Soldats, vos Gens m'ont vue & ont deviné mon ſexe. Si j'étois une vile Courtiſanne, vous auriez quelque égard pour les bienſéances de mon état, mais votre procédé pour moi eſt flétriſſant, ignominieux: il n'eſt pas de femme qui n'en fût avilie....

Il vous plaît donc à préſent d'être femme pour vous concilier des égards? Eh bien, pour ſauver le ſcandale de votre retraite, ayez pour vous le ménage-

ment de la faire par le trou de la ſerrure....

Quoi ! ſérieuſement, ſans ſçavoir qui je ſuis..... Puis-je l'ignorer ?.... Vous l'ignorez, vous dis-je, vous n'écoutez que vos préventions, mais qui que je ſois, je ſuis à vos pieds, les larmes aux yeux : c'eſt à titre de client que je vous implore. Une imprudence plus grande que la vôtre, excuſable, peut-être, puiſque vous en êtes l'objet, m'a fait aujourd'hui tout braver, tout ſacrifier pour vous obéir, me donner à vous & vous ſuivre. J'ai révolté contre moi les paſſions les plus cruelles, les plus implacables ; il ne me reſte de protection que la vôtre, d'aſyle que votre chambre : me la fermerez-vous, Alvare ? Sera-t-il dit qu'un Cavalier Eſpagnol aura traité avec cette rigueur, cette indignité quelqu'un

qui a tout ſacrifié pour lui, une ame ſenſible, un être foible denué de tout autre ſecours que le ſien : enfin, une perſonne de mon ſexe ?

Je reculois autant qu'il m'étoit poſſible, pour me tirer d'embarras, mais elle embraſſoit mes genoux, & me ſuivoit ſur les ſiens : enfin je ſuis rangé contre le mur. Relevez-vous, lui dis-je, vous venez, ſans y penſer, de me prendre par mon ſerment.

Quand ma mere me donna ma premiere épée, elle me fit jurer ſur la garde, de ſervir toute ma vie les femmes & de n'en pas déſobliger une ſeule. Quand ce ſeroit ce que je penſe que c'eſt aujourd'hui....

Eh bien, cruel, à quelque titre que ce ſoit, permettez-moi de coucher dans votre chambre....

Je le veux pour la rareté du fait, & mettre le comble à la biſarrerie de mon aventure. Cherchez à vous arranger de maniere que je ne vous voye ni vous entende; au premier mot, au premier mouvement, capables de me donner de l'inquiétude; je groſſis le ſon de ma voix pour vous demander à mon tour, *che vuoi?*

Je lui tourne le dos, & m'approche de mon lit pour me deshabiller. Vous aiderai-je? me dit-on..... Non, je ſuis Militaire & me ſers moi-même. Je me couche.

A travers la gaze de mon rideau, je vois le prétendu Page arranger dans le coin de ma chambre une natte uſée qu'il a trouvée dans une garderobe. Il s'aſſied deſſus, ſe deshabille entierement, s'enveloppe d'un de mes manteaux qui

étoit ſur un ſiége, éteint la lumiere, & la ſcène finit là pour le moment; mais elle recommença bientôt dans mon lit où je ne pouvois trouver de ſommeil.

Il ſembloit que le portrait du Page fût attaché en haut aux quatre colonnes; je ne voyois que lui. Je m'efforçois en vain de lier avec cet objet raviſſant l'idée du fantôme épouvantable que j'avois vu, la premiere apparition ſervoit à relever les charmes de la derniere.

Ce chant mélodieux, que j'avois entendu ſous la voûte, ce ſon de voix raviſſant, ce parler qui ſembloit venir du cœur, retentiſſoient encore dans le mien & y occaſionnoient un frémiſſement.

Ah, Biondetta, diſois-je, ſi vous n'étiez pas un être fantaſtique! ſi vous n'étiez pas ce vilain Dromadaire!

Mais à quel mouvement me laiſſai-je

emporter ? J'ai triomphé de la frayeur, déracinons un ſentiment plus dangereux. Quelle douceur puis-je en attendre ? Ne tiendroit-il pas toujours du malheur de ſon origine ?

Le feu de ces regards ſi touchans, ſi doux, eſt un cruel poiſon. Cette bouche ſi bien formée, ſi coloriée, ſi fraîche & en apparence ſi naïve, ne s'ouvre que pour des impoſtures. Ce cœur, ſi c'en étoit un, ne peut s'échauffer que pour une trahiſon !

Pendant que je m'abandonnois aux réflexions occaſionnées par les mouvemens divers dont j'étois agité, la Lune parvenue au haut de l'hémiſphere, & dans un Ciel ſans nuages, dardoit tous ſes rayons dans ma chambre à travers trois grandes croiſées.

Je faiſois des mouvemens prodigieux

dans mon lit : il n'étoit pas neuf ; le bois s'écarte & les trois planches qui ſoutenoient mon ſommier, tombent avec fracas.

Biondetta ſe leve, accourt à moi avec le ton de la frayeur. Dom Alvare, quel malheur vient de vous arriver ?

Comme je ne la perdois pas de vue ; malgré mon accident, je la vis ſe lever, accourir : ſa chemiſe étoit une chemiſe de Page, & au paſſage la lumiere de la Lune, ayant frappé ſur ſa cuiſſe, avoit paru gagner au reflet.

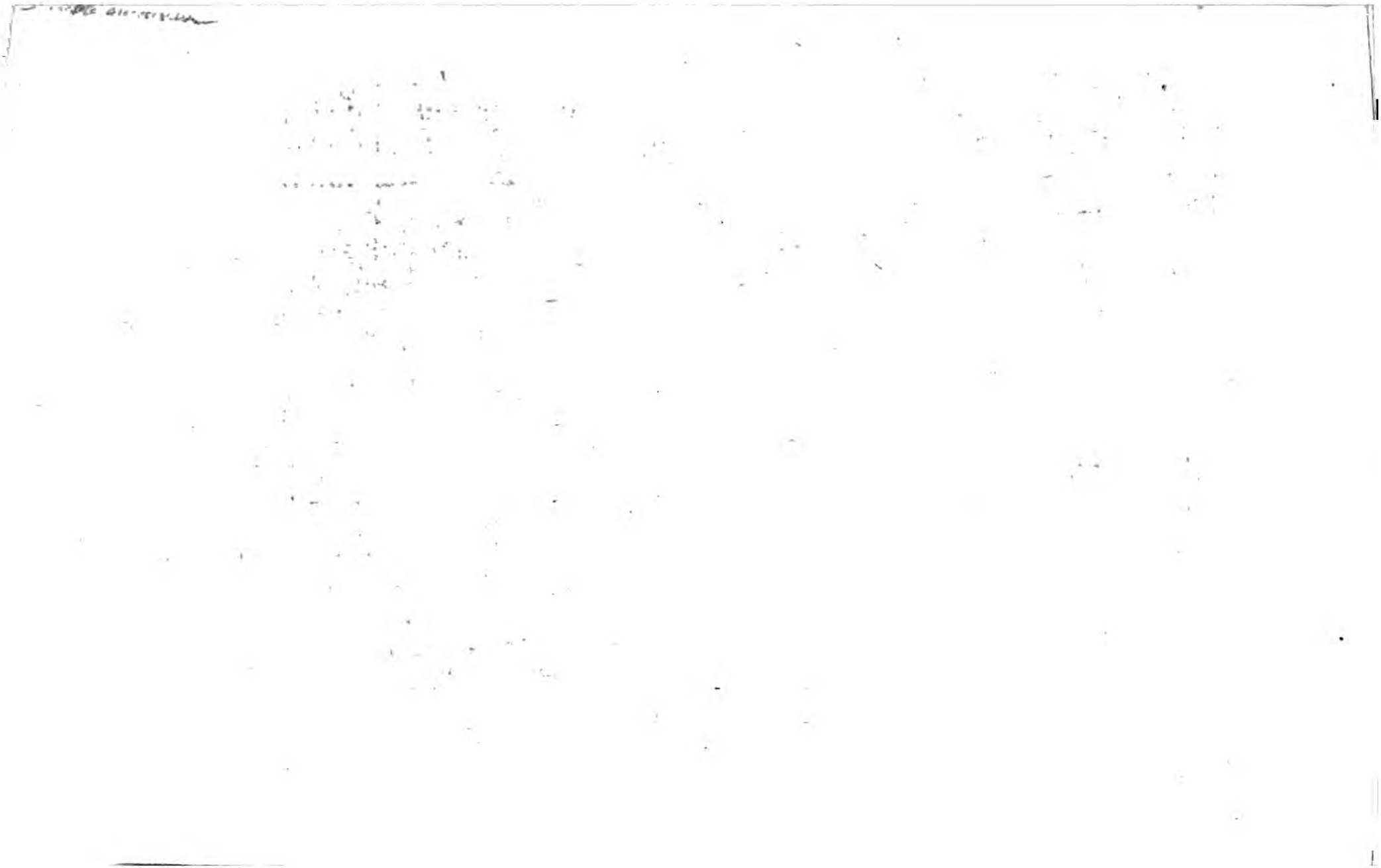
Fort peu ému du mauvais état de mon lit, qui ne m'expoſoit qu'à être un peu plus mal couché, je le fus bien davantage de me trouver ſerré dans les bras de Biondetta.

Il ne m'eſt rien arrivé, lui dis-je, retirez-vous. Vous courrez ſur le carreau ;

ſans pantoufles ; vous allez vous enrhumer, retirez-vous..... Mais vous êtes mal à votre aiſe..... Oui, vous m'y mettez actuellement, retirez-vous, ou, puiſque vous voulez être cachée chez moi & près de moi, je vous ordonnerai d'aller dormir dans cette toile d'Araignée qui eſt à l'encognure de ma chambre. Elle n'attendit pas la fin de la menace, & alla ſe recoucher ſur ſa natte en ſanglottant tout bas.

La nuit s'acheve, & la fatigue prenant le deſſus, me procure quelques momens de ſommeil. Je ne m'éveillai qu'au jour, on devine la route que prirent mes premiers regards. Je cherchai des yeux mon Page.

Il étoit aſſis, tout vêtu à la réſerve de ſon pourpoint, ſur un petit tabouret, il avoit étalé ſes cheveux qui tomboient



juſqu'à terre, en couvrant, à boucles flottantes & naturelles, ſon dos & ſes épaules, & même entierement ſon viſage.

Ne pouvant faire mieux, il démêloit ſa chevelure avec ſes doigts. Jamais peigne d'un plus bel yvoire ne ſe promena dans une plus épaiſſe forêt de cheveux blonds-cendrés, leur fineſſe étoit égale à toutes leurs autres perfections; un petit mouvement, que j'avois fait, ayant annoncé mon réveil, elle écarte avec ſes doigts les boucles qui lui ombrageoient le viſage. Figurez-vous l'Aurore, au Printems, ſortant d'entre les vapeurs du matin avec ſa roſée, ſes fraîcheurs & tous ſes parfums.

Biondetta, lui dis-je, prenez un peigne: il y en a dans le tiroir de ce bureau. Elle obéit. Bientôt, à l'aide d'un

ruban, ſes cheveux ſont rattachés ſur ſa tête avec autant d'adreſſe que d'élégance. Elle prend ſon pourpoint, met le comble à ſon ajuſtement, & s'aſſied ſur ſon ſiége d'un air timide, embarraſſé, inquiet, qui ſollicitoit vivement la compaſſion.

S'il faut, me diſois-je, que je voie dans la journée mille tableaux plus piquans les uns que les autres; aſſurément, je n'y tiendrai pas; amenons le dénouement, s'il eſt poſſible.

Je lui adreſſe la parole. Le jour eſt venu, Biondetta, les bienſéances ſont remplies, vous pouvez ſortir de ma chambre ſans craindre le ridicule.....

Je ſuis, me répond-elle, maintenant au-deſſus de cette frayeur; mais vos intérêts & les miens m'en inſpirent une beaucoup plus fondée. Ils ne permettent

pas que nous nous ſéparions. Vous vous expliquerez, lui dis-je ?..... Je vais le faire, Alvare.

Votre jeuneſſe, votre imprudence vous ferment les yeux ſur les périls que nous avons raſſemblés autour de nous. A peine vous vis-je ſous la voûte, cette contenance héroïque, à l'aſpect de la plus hideuſe apparition, décida mon penchant : ſi, dis-je à moi-même, pour parvenir au bonheur, je dois m'unir à un mortel, prenons un corps : il en eſt temps. Voilà le Héros digne de moi. Que les vils rivaux que je lui ſacrifie s'en indignent. Qu'ils ſe livrent à leur reſſentiment ; que m'importe ? Aimée d'Alvare, unie avec Alvare, eux & la nature nous ſeront ſoumis. Vous avez vu la ſuite ; voici les conſéquences.

L'envie, la jalouſie, le dépit, la rage

me préparent les châtimens les plus cruels, auxquels puiſſe être ſoumis un être de mon eſpèce dégradé par ſon choix, & vous ſeul pouvez m'en garantir. A peine il eſt jour, & déja les délateurs ſont en chemin pour vous déférer, comme Nécromancien, à ce Tribunal que vous connoiſſez; dans une heure.....

Arrêtez, m'écriai-je, en me mettant les poings fermés ſur les yeux, vous êtes le plus adroit, le plus inſigne des fauſſaires. Vous parlez d'amour, vous en préſentez l'image, vous en empoiſonnez l'idée, je vous défends de m'en dire un mot. Laiſſez-moi me calmer aſſez, ſi je le puis, pour devenir capable de prendre une réſolution.

S'il faut que je tombe entre les mains du Tribunal, je ne balance pas, pour ce

moment-ci, entre vous & lui ; mais ſi vous m'aidez à me tirer d'ici, à quoi m'engageai-je ? Puis-je me ſéparer de vous quand je le voudrai ? Je vous ſomme de me répondre avec clarté & préciſion.....

Pour vous ſéparer de moi, Alvare, il ſuffira d'un acte de votre volonté. J'ai même regret que ma ſoumiſſion ſoit forcée. Si vous méconnoiſſez mon zèle, par la ſuite vous vous expoſerez à être ingrat & imprudent.....

Je ne crois rien, ſinon qu'il faut que je parte. Je vais éveiller mon Valet-de-chambre : il faut qu'il me trouve de l'argent, qu'il aille à la poſte. Je me rendrai à Veniſe, près de Bentinelli, Banquier de ma mere.....

Il vous faut de l'argent ? Heureuſement je m'en ſuis précautionnée : j'en ai à votre ſervice....

Gardez-le. Si vous étiez une femme, en l'acceptant je ferois une baſſeſſe.....

Ce n'eſt pas un don, c'eſt un prêt que je vous propoſe. Donnez-moi un mandement ſur le Banquier, faites un état de ce que vous devez ici. Laiſſez, ſur votre bureau, un ordre à Carle pour payer. Diſculpez-vous par Lettre auprès de votre commandant ſur une affaire indiſpenſable qui vous force à partir ſans congé. J'irai à la Poſte vous chercher une voiture & des chevaux. Mais auparavant, Alvare, forcée à m'écarter de vous, je retombe dans toutes mes frayeurs, dites: *Eſprit qui ne s'eſt lié à un corps que pour moi, & pour moi ſeul, j'accepte ton vaſſellage & t'accorde ma protection.*

En me preſcrivant cette formule, elle s'étoit jettée à mes genoux, me tenoit

la main, la preſſoit, la mouilloit de larmes.

J'étois hors de moi, ne ſçachant quel parti prendre, je lui laiſſe ma main; qu'elle baiſe, & balbutie les mots qui lui ſembloient ſi importans : à peine ai-je fini, elle ſe releve. Je ſuis à vous, s'écrie-t-elle avec tranſport; je pourrai devenir la plus heureuſe de toutes les créatures.

En un moment elle s'affuble d'un long manteau, rabat un grand chapeau ſur ſes yeux, & ſort de ma chambre.

J'étois dans une ſorte de ſtupidité. Je trouve un état de mes dettes. Je mets au bas l'ordre à Carle de le payer, compte l'argent néceſſaire, écris au Commandant, à un de mes plus intimes, des Lettres qu'ils dûrent trouver très-extraordinaires. Déja la voiture & le

fouet du Poſtillon ſe faiſoient entendre à la Poſte.

Biondetta, toujours le nez dans ſon manteau, revient & m'entraîne. Carle, éveillé par le bruit, paroît en chemiſe. Allez, lui dis-je, à mon bureau, vous y trouverez mes ordres. Je monte en voiture. Je parts.

Biondetta étoit entrée avec moi dans la voiture. Elle étoit ſur le devant. Quand nous fûmes ſortis de la Ville, elle ôta le chapeau qui la tenoit à l'ombre. Ses cheveux étoient renfermés dans un filet cramoiſi: on n'en voyoit que la pointe, c'étoient des perles dans du corail. Son viſage, dépouillé de tout autre ornement, brilloit de ſes ſeules perfections. On croyoit voir un tranſparent ſur ſon teint. On ne pouvoit concevoir comment la douceur, la candeur, la

naïveté pouvoient s'allier au caractere de fineſſe qui brilloit dans ſes regards. Je me ſurpris, faiſant, malgré moi, ces remarques, & les jugeant dangereuſes pour mon repos, je fermai les yeux pour eſſayer de dormir.

Ma tentative ne fut pas vaine, le ſommeil s'empara de mes ſens; mais il fut ſi doux, ſi agréable, les rêves qu'il m'offrit étoient tellement propres à délaſſer mon ame des idées effrayantes & biſarres qui l'avoient fatiguée, il fut d'ailleurs ſi long que ma mere un jour, par la ſuite, en réfléchiſſant ſur mes aventures, prétendit que mon aſſoupiſſement n'étoit pas naturel. Enfin, je ne me réveillai que ſur le bord du canal ſur lequel on s'embarque pour aller à Veniſe.

La nuit étoit avancée; je me ſens tirer par la manche: c'étoit un Portefaix

qui vouloit ſe charger de mes ballots. Je n'avois pas même un bonnet de nuit.

Biondetta ſe préſenta à une autre portière pour me dire que le bâtiment qui devoit me conduire étoit prêt. Je deſcends machinalement, j'entre dans la felouque & retombe dans ma léthargie.

Que dirai-je ? le lendemain matin, je me trouvai logé ſur la place Saint Marc dans le plus bel appartement de la meilleure Auberge de Veniſe. Je le connoiſſois. Je le reconnus ſur le champ. Je vois du linge, une robe de chambre aſſez riche auprès de mon lit. Je ſoupçonnai que ce pouvoit être une attention de l'Hôte chez qui j'étois arrivé dénué de tout.

Je me leve & regarde ſi je ſuis le ſeul objet vivant qui ſoit dans la chambre ; je cherchois Biondetta.

Honteux de ce premier mouvement, je rendis graces à ma bonne fortune. Cet Eſprit & moi ne ſommes donc pas inſéparables ; j'en ſuis délivré, & après ce que j'avois haſardé, ſi je n'ai perdu que ma Compagnie aux Gardes, il faut convenir que je ſuis bien heureux.

Courage Alvare, continuai-je : il y a d'autres Cours, d'autres Souverains que celui de Naples ; ceci doit te corriger, ſi tu n'es pas incorrigible & tu te conduiras mieux. Si on refuſe tes ſervices, une mere tendre, l'Eſtramadure & un patrimoine honnête, te tendent les bras.

Mais que te voulois ce Lutin, qui ne t'a pas quitté depuis vingt-quatre heures ? Il avoit pris une figure bien ſéduiſante : il m'a donné de l'argent ; je veux le lui rendre.

Comme je parlois encore, je vois arri-

ver mon Créancier ; il m'amenoit deux Domeſtiques & un Gondolier. Il faut, me dit-on, que vous ſoyez ſervi, en attendant l'arrivée de Carle. On m'a répondu dans l'Auberge de l'intelligence & de la fidélité de ces gens-ci, & voici le plus hardi Patron de la République.

Je ſuis content de votre choix, Biondetto, lui dis-je, vous êtes-vous logé ici?

J'ai pris, me répond le Page, les yeux baiſſés, dans l'appartement même de votre excellence, la piéce la plus éloignée de celle que vous occupez, pour vous cauſer le moins d'embarras qu'il ſera poſſible.

Je trouvai du ménagement, de la délicateſſe dans cette attention à mettre de l'eſpace entr'elle & moi. Je lui en ſçus gré.

Au pis aller, diſois-je, je ne ſçaurois la chaſſer du vague de l'air, s'il lui plaît de s'y tenir inviſible pour m'obſéder. Quand elle ſera dans une chambre connue, je pourrai calculer ma diſtance. Content de mes raiſons, je donnai légerement mon approbation à tout.

Je voulois ſortir pour aller chez le Correſpondant de ma mere. Biondetta donna ſes ordres pour ma toilette, & quand elle fut achevée, je me rendis où j'avois deſſein d'aller.

En entrant chez le Négociant, je fus ſurpris de l'accueil que je reçus. Il étoit à ſa banque ; de loin il me careſſe de l'œil, vient à moi. Dom Alvare, me dit-il, je ne vous croyois pas ici. Vous arrivez très à propos pour m'empêcher de faire une bévue ; j'allois vous envoyer deux Lettres & de l'argent. Celui de

mon quartier, répondis-je ? Oui, répliqua-t-il, & quelque choſe de plus. Voilà deux cents ſequins en ſus, qui ſont arrivés ce matin. Un vieux Gentilhomme, à qui j'en ai donné le reçu, me les a remis de la part de Dona Mencia. Ne recevant point de vos nouvelles, elle vous a cru malade, & a chargé un Eſpagnol de votre connoiſſance de me les remettre pour vous les faire paſſer.... Vous a-t-il dit ſon nom ?..... Je l'ai écrit dans le reçu ; c'eſt Dom Miguel Pimientos, qui dit avoir été Ecuyer dans votre maiſon. Ignorant votre arrivée ici, je ne lui ai pas demandé ſon adreſſe.

Je pris l'argent. J'ouvris les Lettres : ma mere ſe plaignoit de ſa ſanté, de ma négligence, & ne parloit pas des ſequins qu'elle envoyoit : je n'en fus que plus ſenſible à ſes bontés.

Me voyant la bourſe, auſſi à propos & auſſi bien garnie, je revins gaiement à l'Auberge ; j'eus de la peine à trouver Biondetta dans l'eſpèce de logement où elle s'étoit réfugiée. Elle y entroit par un dégagement diſtant de ma porte : je m'y aventurai, par haſard, & la vis courbée près d'une fenêtre, fort occupée à raſſembler & recoller les débris d'un clavecin.

J'ai de l'argent, lui dis-je, & vous rapporte celui que vous m'avez prêté. Elle rougit, ce qu'il lui arrivoit toujours avant de parler : elle chercha mon obligation, me la remit, prit la ſomme, & ſe contenta de me dire que j'étois trop exact, & qu'elle eût déſiré jouir plus long-temps du plaiſir de m'avoir obligé.

Mais je vous dois encore ? lui dis-je ;

car vous avez payé les poſtes. Elle en avoit l'état ſur la table. Je l'acquittai. Je ſortois avec un ſens froid apparent ; elle me demanda mes ordres, je n'en eus point à lui donner, & elle ſe remit tranquillement à ſon ouvrage, elle me tournoit le dos : je l'obſervai quelque temps ; elle ſembloit très-occupée, & apportoit à ſon travail autant d'adreſſe que d'activité.

Je revins rêver dans ma chambre. Voilà, diſois-je, le pair de ce Caldéron qui allumoit la pipe à Soberano, & quoiqu'il ait l'air très-diſtingué il n'eſt pas de meilleure maiſon. S'il ne ſe rend ni exigeant, ni incommode, s'il n'a pas de prétentions, pourquoi ne le garderois-je pas ? Il m'aſſure, d'ailleurs, que pour le renvoyer il ne faut qu'un acte de ma volonté. Pourquoi me preſſer de vou-

loir, tout-à-l'heure, ce que je puis vouloir à tous les inſtans du jour? On interrompit mes réflexions en m'annonçant que j'étois ſervi.

Je me mis à table. Biondetta en grande livrée étoit derriere mon ſiége attentive à prévenir mes beſoins. Je n'avois pas beſoin de me retourner pour la voir; trois glaces, diſpoſées dans le ſalon, répétoient tous ſes mouvemens. Le dîné finit; on deſſert. Elle ſe retire.

L'Aubergiſte monte, la connoiſſance n'étoit pas nouvelle. On étoit en Carnaval; mon arrivée n'avoit rien qui dût le ſurprendre. Il me félicita ſur l'augmentation de mon train, qui ſuppoſoit un meilleur état dans ma fortune, & ſe rabattit ſur les louanges de mon Page, le jeune homme le plus beau, le plus affectionné, le plus intelligent, le plus doux

qu'il eût encore vu. Il me demanda ſi je comptois prendre part aux plaiſirs du Carnaval : c'étoit mon intention. Je pris un déguiſement & montai dans ma gondole.

Je courus la place ; j'allai au ſpectacle, à la redoute. Je jouai : je gagnai quarante ſequins & rentrai aſſez tard, ayant cherché de la diſſipation par-tout où j'avois cru pouvoir en trouver.

Mon Page, un flambeau à la main, me reçoit au bas de l'eſcalier, me livre aux ſoins d'un Valet-de-chambre, & ſe retire, après m'avoir demandé à quelle heure j'ordonnois que l'on entrât chez moi. A l'heure ordinaire, répondis-je, ſans ſçavoir ce que je diſois, ſans penſer que perſonne n'étoit au fait de ma maniere de vivre.

Je me réveillai tard le lendemain, &

me levai promptement. Je jettai, par haſard, les yeux ſur les Lettres de ma mere, demeurées ſur la table. Digne femme! m'écriai-je: que fais-je ici? Que ne vais-je me mettre à l'abri de vos ſages conſeils? J'irai; ah! j'irai, c'eſt le ſeul parti qui me reſte.

Comme je parlois haut, on s'apperçut que j'étois éveillé: on entra chez moi; & je revis l'écueil de ma raiſon. Il avoit l'air ſi déſintéreſſé, ſi modeſte, ſi ſoumis qu'il ne m'en parut que plus dangereux. Il m'annonçoit un Tailleur & des étoffes; le marché fait, il diſparut avec lui juſqu'à l'heure du repas.

Je mangeai peu & fort vîte, & courus me précipiter à travers le tourbillon des amuſemens de la Ville. Je cherchai les maſques; j'écoutai, je fis de froides plaiſanteries, & terminai la ſcène par

TAYLORIAN OXFORD

l'Opéra, & ſur-tout le jeu, juſqu'alors, ma paſſion favorite. Je gagnai beaucoup plus à cette ſeconde ſéance qu'à la premiere.

Dix jours ſe paſſerent dans la même ſituation de cœur & d'eſprit, &, à-peu-près, dans des diſſipations ſemblables : je trouvai d'anciennes connoiſſances ; j'en fis de nouvelles. On me préſenta aux aſſemblées les plus diſtinguées ; je fus admis aux parties des nobles dans leurs cazins.

Tout alloit bien, ſi la fortune au jeu qui m'avoit ſuivi par tout ne ſe fût pas démentie ; mais je perdis à la redoute, en une ſoirée, treize cents ſequins que j'avois amaſſés. On n'a jamais joué d'un plus grand malheur. A trois heures du matin je me retirai, mis à ſec, devant cent ſequins à mes connoiſſances. Mon

chagrin étoit écrit dans mes regards & ſur tout mon extérieur. Biondetta me parut affectée ; mais elle n'ouvrit pas la bouche.

Le lendemain je me levai tard. Je me promenois à grands pas dans ma chambre en frappant des pieds. On me ſert ; je ne mange point. Le ſervice enlevé, Biondetta reſte contre ſon ordinaire. Elle me fixe un inſtant, laiſſe échapper quelques larmes. Vous avez perdu de l'argent, Dom Alvare, peut-être plus que vous n'en pouvez payer..... Et quand cela ſeroit, où trouverois-je le remede ?..... Vous m'offenſez ; mes ſervices ſont toujours à vous au même prix ; mais ils ne s'étendroient pas loin, s'ils n'alloient qu'à vous faire contracter avec moi de ces obligations que vous vous croiriez dans la néceſſité de rem-

plir ſur le champ. Trouvez bon que je prenne un ſiége : je ſens une émotion qui ne permettroit pas de me ſoutenir debout ; j'ai d'ailleurs des choſes importantes à vous dire. Voulez-vous vous ruiner ?.... Pourquoi jouez-vous avec cette fureur, puiſque vous ne ſçavez pas jouer ?.....

Tout le monde ne ſçait-il pas les jeux de haſard ? quelqu'un pourroit-il me les apprendre ?.....

Oui : prudence à part, on apprend les jeux de chance, que vous appellez mal-à-propos jeux de haſard. Il n'y a point de haſard dans le monde : tout y a été & ſera toujours une ſuite de combinaiſons néceſſaires, que l'on ne peut entendre que par la ſcience des nombres dont les principes ſont, en même temps, & ſi abſtraits & ſi profonds, qu'on ne peut

les

les ſaiſir ſi l'on n'eſt conduit par un Maître; mais il faut avoir ſçu ſe le donner & ſe l'attacher. Je ne puis vous peindre cette connoiſſance ſublime que par une image. L'enchaînement des nombres fait la cadence de l'Univers, régle ce qu'on appelle les événemens fortuits & prétendus déterminés, les forçant, par des balanciers inviſibles, à tomber chacun à leur tour, depuis ce qui ſe paſſe d'important dans les ſphères éloignées, juſqu'aux miſérables petites chances qui vous ont aujourd'hui dépouillé de votre argent.

Cette tirade ſcientifique dans une bouche enfantine, cette propoſition un peu bruſque de me donner un maître, m'occaſionnerent un léger friſſon, un peu de cette ſueur froide qui m'avoit ſaiſi ſous la voûte de Portici. Je fixe Biondetta,

qui baiſſoit la vue. Je ne veux pas de maître, lui dis-je ; je craindrois d'en trop apprendre ; mais eſſayez de me prouver qu'un Gentilhomme peut ſçavoir un peu plus que le jeu & s'en ſervir ſans compromettre ſon caractère. Elle prit la thèſe, & voici en ſubſtance l'abrégé de la démonſtration.

La banque eſt combinée ſur le pied d'un profit exhorbitant qui ſe renouvelle à chaque taille : ſi elle ne couroit pas de riſques, la République feroit à coup sûr un vol manifeſte aux particuliers. Mais les calculs que nous pouvons faire ſont ſuppoſés, & la banque a toujours beau jeu, en tenant contre une perſonne inſtruite ſur dix mille dupes.

La conviction fut pouſſée plus loin. On m'enſeigna une ſeule combinaiſon, très-ſimple en apparence : je n'en devi-

nai pas les principes ; mais dès le ſoir même j'en connus l'infaillibilité par le ſuccès.

En un mot, je regagnai, en la ſuivant, tout ce que j'avois perdu, payai mes dettes de jeu, & rendis en rentrant à Biondetta l'argent qu'elle m'avoit prêté pour tenter l'aventure.

J'étois en fonds ; mais plus embarraſſé que jamais. Mes défiances s'étoient renouvellées ſur les deſſeins de l'Etre dangereux dont j'avois agréé les ſervices. Je ne ſçavois pas décidément ſi je pourrois l'éloigner de moi : en tout cas je n'avois pas la force de le vouloir. Je détournois les yeux pour ne pas le voir où il étoit ; & le voyois par tout où il n'étoit pas.

Le jeu ceſſoit de m'offrir une diſſipation attachante. Le pharaon que j'aimois paſſionnément n'étant plus aſſaiſonné par

le riſque, avoit perdu tout ce qu'il avoit de piquant pour moi. Les ſingeries du Carnaval m'ennuyoient ; les ſpectacles m'étoient inſipides. Quand j'aurois eu le cœur aſſez libre pour déſirer de former une liaiſon parmi les femmes de haut parage, j'étois rebuté d'avance par la langueur, le cérémonial & la contrainte du Ciciſbeat. Il me reſtoit la reſſource des cazins des Nobles, où je ne voulois plus jouer, & la ſociété des Courtiſanes.

Parmi les femmes de cette derniere eſpèce, il y en avoit quelques unes plus diſtinguées par l'élégance de leur faſte & l'enjouement de leur ſociété, que par leurs agrémens perſonnels. Je trouvois dans leurs maiſons une liberté réelle dont j'aimois à jouir, une gaieté bruyante qui pouvoit m'étourdir, ſi elle ne pou-

voit me plaire; enfin un abus continuel de la raiſon qui me tiroit pour quelques momens des entraves de la mienne. Je faiſois des galanteries à toutes les femmes de cette eſpece chez leſquelles j'étois admis, ſans avoir de projet ſur aucune; mais la plus célebre d'entr'elles avoit des deſſeins ſur moi qu'elle fit bientôt éclater.

On la nommoit Olympia. Elle avoit vingt-ſix ans, beaucoup de beauté, de talens & d'eſprit. Elle me laiſſa bientôt m'appercevoir du goût qu'elle avoit pour moi, & ſans en avoir pour elle, je me jettai à ſa tête, pour me débarraſſer, en quelque ſorte, de moi-même.

Notre liaiſon commença bruſquement; & comme j'y trouvois peu de charmes, je jugeai qu'elle finiroit de même, & qu'Olympia ennuyée de mes diſtractions

auprès d'elle, chercheroit bientôt un Amant qui lui rendît plus de juſtice, d'autant plus que nous nous étions pris ſur le pied de la paſſion la plus déſintéreſſée; mais notre planette en décidoit autrement. Il falloit, ſans doute, pour le châtiment de cette femme ſuperbe & emportée, & pour me jetter dans des embarras d'une autre eſpèce, qu'elle conçût un amour effrené pour moi.

Déja je n'étois plus le maître de revenir le ſoir à mon Auberge, & j'étois accablé pendant la journée de billets, de meſſages & de ſurveillans.

On ſe plaignoit de mes froideurs. Une jalouſie, qui n'avoit pas encore trouvé d'objet, s'en prenoit à toutes les femmes qui pouvoient attirer mes regards, & auroit exigé de moi juſqu'à des incivilités pour elles, ſi l'on eût pu entamer

mon caractère. Je me déplaiſois dans ce tourment preſque perpétuel ; mais il falloit bien y vivre. Je cherchois de bonne foi à aimer Olympia, pour aimer quelque choſe, & me diſtraire du goût dangereux que je me connoiſſois ; cependant une ſcène plus vive ſe préparoit.

J'étois ſourdement obſervé dans mon Auberge par les ordres de la Courtiſane. Depuis quand, me dit-elle un jour, avez-vous ce beau Page qui vous intéreſſe tant, à qui vous témoignez tant d'égards, & que vous ne ceſſez de ſuivre des yeux quand ſon ſervice l'appelle dans votre appartement ? Pourquoi lui faites-vous obſerver cette retraite auſtère ? car on ne le voit jamais dans Veniſe.

Mon Page, répondis-je, eſt un jeune homme bien né, de l'éducation duquel je ſuis chargé par devoir. C'eſt....

C'eſt, reprit-elle, les yeux enflammés de courroux, traître, c'eſt une femme. Un de mes affidés lui a vu faire ſa toilette par le trou de la ſerrure....

Je vous donne ma parole d'honneur que ce n'eſt pas une femme....

N'ajoute pas le menſonge à la trahiſon. Cette femme pleuroit: on l'a vue; elle n'eſt pas heureuſe. Tu ne ſçais que faire le tourment des cœurs qui ſe donnent à toi. Tu l'as abuſée, comme tu m'abuſe & tu l'abandonnes. Renvoie à ſes parens cette jeune perſonne; & ſi tes prodigalités t'ont mis hors d'état de lui faire juſtice, qu'elle la tienne de moi. Tu lui dois un ſort: je le lui ferai; mais je veux qu'elle diſparoiſſe demain.

Olympia, repris-je, le plus froidement qu'il me fut poſſible, je vous ai juré, je vous le répete, & vous le jure encore

que ce n'eſt pas une femme; & plût au Ciel!.....

Que veulent dire ces menſonges, & ce plût au Ciel, monſtre? Renvoies-la, te dis-je, ou..... Mais j'ai d'autres reſſources; je te démaſquerai, & elle entendra raiſon, ſi tu n'es pas ſuſceptible de l'entendre.

Excédé par ce torrent d'injures & de menaces; mais affectant de n'être point ému, je me retirai chez moi quoiqu'il fût tard.

Mon arrivée parut ſurprendre mes domeſtiques & ſur-tout Biondetta: elle témoigna quelqu'inquiétude ſur ma ſanté: je répondis qu'elle n'étoit point altérée. Je ne lui parlois preſque jamais depuis ma liaiſon avec Olympia, & il n'y avoit eu aucun changement dans ſa conduite à mon égard, mais on en re-

marquoit dans ſes traits ; il y avoit ſur le ton général de ſa phyſionomie une teinte d'abattement & de mélancolie.

Le lendemain, à peine étois-je éveillé, Biondetta entre dans ma chambre, une Lettre ouverte à la main. Elle me la remet, & je lis :

AU PRÉTENDU BIONDETTO.

» Je ne ſçais qui vous êtes, Madame ; » ni ce que vous pouvez faire chez Dom » Alvare ; mais vous êtes trop jeune pour » n'être pas excuſable, & en de trop » mauvaiſes mains pour ne pas exciter » la compaſſion. Ce Cavalier vous aura » promis ce qu'il promet à tout le mon- » de, ce qu'il me jure encore tous les » jours, quoique déterminé à nous trahir. » On dit que vous êtes ſage autant que » belle ; vous ſerez ſuſceptible d'un bon

» conſeil. Vous êtes en âge, Madame,
» de réparer le tort que vous pouvez
» vous être fait; une ame ſenſible vous
» en offre les moyens. On ne marchan-
» dera point ſur la force du ſacrifice que
» l'on doit faire pour aſſurer votre repos.
» Il faut qu'il ſoit proportionné à votre
» état, aux vues que l'on vous a fait
» abandonner, à celles que vous pouvez
» avoir pour l'avenir, & par conſéquent
» vous réglerez tout vous même. Si vous
» perſiſtez à vouloir être trompée &
» malheureuſe, & à en faire d'autres;
» attendez-vous à tout ce que le déſeſ-
» poir peut ſuggérer de plus violent à
» une rivale. J'attends votre réponſe. «

Après avoir lu cette Lettre, je la remis à Biondetta. Répondez, lui dis-je, à cette femme qu'elle eſt folle, & vous ſçavez mieux que moi combien elle l'eſt.....

Vous la connoiſſez, Dom Alvare ; n'appréhendez-vous rien d'elle ?..... J'appréhende qu'elle ne m'ennuie plus long-temps, ainſi je la quitte ; & pour m'en délivrer plus sûrement, je vais louer ce matin une jolie maiſon que l'on m'a propoſée ſur la Brente. Je m'habillai ſur le champ, & allai conclure mon marché. Chemin faiſant, je réfléchiſſois aux menaces d'Olympia. Pauvre folle ! diſois-je, elle veut tuer..... Je ne pus jamais, & ſans ſçavoir pourquoi, prononcer le mot.

Dès que j'eus terminé mon affaire, je revins chez moi, je dînai, & craignant que la force de l'habitude ne m'entraînât chez la Courtiſane, je me déterminai à ne pas ſortir de la journée.

Je prends un Livre. Incapable de m'appliquer à la lecture, je le quitte ; je

vais à ma fenêtre, & la foule, la variété des objets me choquent au lieu de me diſtraire. Je me promene à grands pas dans tout mon appartement, cherchant la tranquillité de l'eſprit dans l'agitation continuelle du corps.

Dans cette courſe indéterminée, mes pas s'adreſſent vers une garderobe ſombre où mes gens renfermoient les choſes néceſſaires à mon ſervice qui ne devoient pas ſe trouver ſous la main. Je n'y étois jamais entré, l'obſcurité du lieu me plaît. Je m'aſſied ſur un coffre & y paſſe quelques minutes.

Au bout de ce court eſpace de temps, j'entends du bruit dans une piéce voiſine; un petit jour qui me donne dans les yeux, m'attire vers une porte condamnée: il s'échappoit par le trou de la ſerrure; j'y applique l'œil.

Je vois Biondetta aſſiſe vis-à-vis de ſon clavecin, les bras croiſés, dans l'attitude d'une perſonne qui rêve profondément. Elle rompit le ſilence.

Biondetta ! Biondetta ! dit-elle. Il m'appelle Biondetta. C'eſt le premier, c'eſt le ſeul mot careſſant qui ſoit ſorti de ſa bouche.

Elle ſe tait, & paroît retomber dans ſa rêverie. Elle poſe enfin les mains ſur le clavecin que je lui avois vu raccommoder. Elle avoit devant elle un Livre fermé ſur le pupître. Elle prélude & chante à demi-voix en s'accompagnant.

Je démêlai ſur le champ, que ce qu'elle chantoit n'étoit pas une compoſition arrêtée. En prêtant mieux l'oreille, j'entendis mon nom, celui d'Olympia ; elle improviſoit en proſe ſur ſa prétendue ſituation, ſur celle de ſa Rivale

P.e 78.

qu'elle trouvoit bien plus heureuſe que la ſienne, enfin ſur les rigueurs que j'avois pour elle & les ſoupçons qui occaſionnoient une défiance qui m'éloignoit de mon bonheur. Elle m'auroit conduit dans la route des grandeurs, de la fortune & des ſciences, & j'aurois fait ſa félicité. Hélas! diſoit-elle, cela devient impoſſible. Quand il me connoîtroit pour ce que je ſuis, mes foibles charmes ne pourroient l'arrêter; un autre.....

La paſſion l'emportoit & les larmes ſembloient la ſuffoquer. Elle ſe leve, va prendre un mouchoir, s'eſſuie & ſe rapproche de l'inſtrument; elle veut ſe raſſeoir, & comme ſi le peu de hauteur du ſiége l'eût tenue ci-devant dans une attitude trop gênée, elle prend le Livre qui étoit ſur ſon pupître, le met ſur le tabouret, s'aſſied & prélude de nouveau.

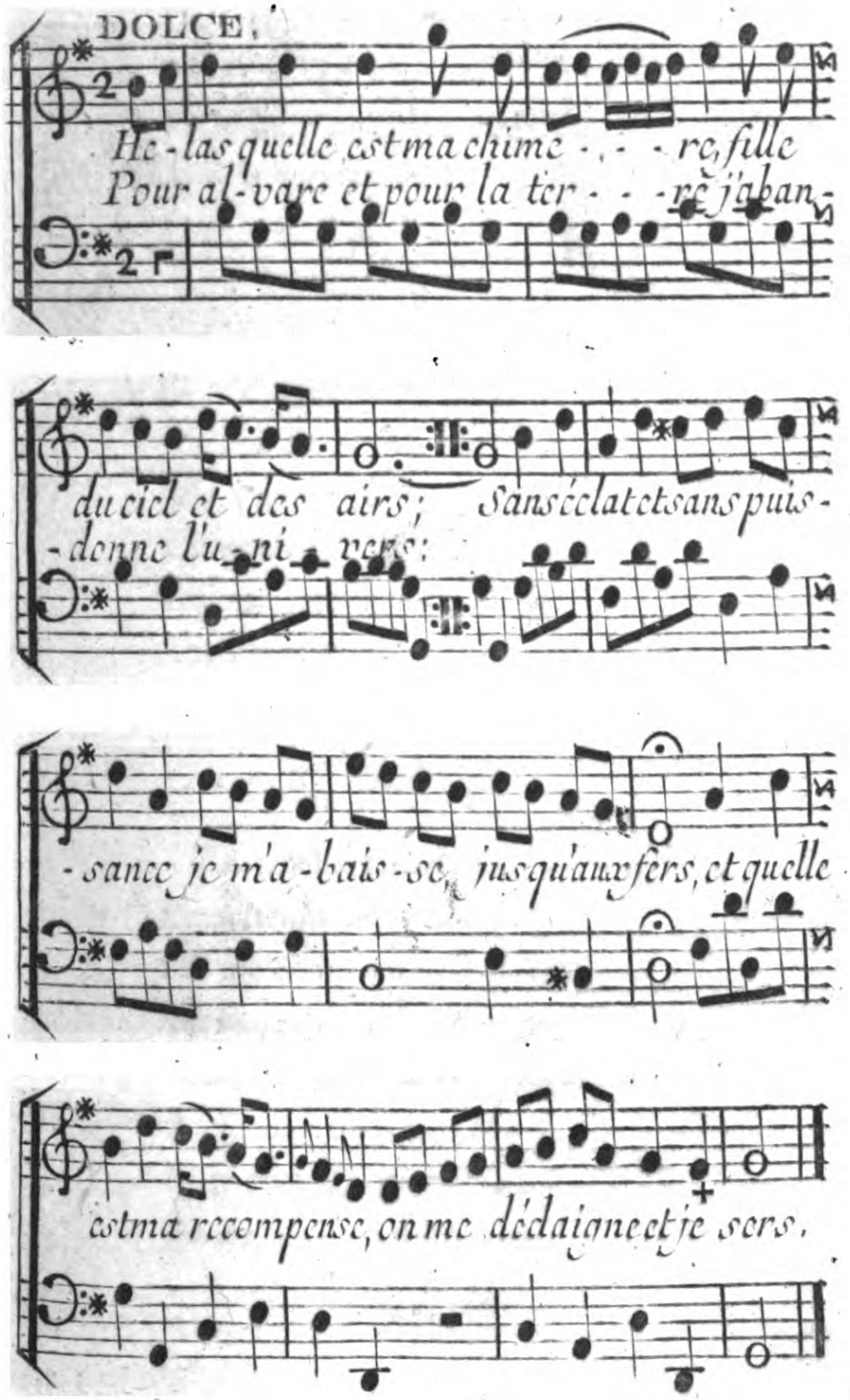
Je compris bientôt que la ſeconde ſcène de Muſique ne ſeroit pas de l'eſpèce de la premiere. Je reconnus l'air d'une Barcaruole fort en vogue alors à Veniſe. Elle la répéta deux fois ; puis d'une voix plus diſtincte & plus aſſurée, elle chanta les paroles ſuivantes :

Hélas ! quelle eſt ma chimère *,
Fille du Ciel & des airs ?
Pour Alvare & pour la terre
J'abandonne l'Univers ;
Sans éclat & ſans puiſſance
Je m'abaiſſe juſqu'aux fers ;
Et quelle eſt ma récompenſe ?
On me dédaigne & je ſers.

Courſier, la main qui vous mene
S'empreſſe à vous careſſer :
On vous captive, on vous gêne,
Mais on craint de vous bleſſer.

* Voyez la Muſique à la fin.

Des


DOLCE.
Hé-las quelle est ma chime - - - re, fille
Pour al-vare et pour la ter - - - re j'ai ban-
du ciel et des airs; sans éclat et sans puis-
-donne l'u-ni-vers:
-sance je m'a-bais-se jusqu'aux fers, et quelle
est ma recompense, on me dédaigne et je sers.

Des efforts qu'on vous fait faire ;
Sur vous l'honneur rejaillit,
Et le frein qui vous modere ;
Jamais ne vous avilit.

Alvare, une autre t'engage ;
Et m'éloigne de ton cœur.
Dis-moi par quel avantage
Elle a vaincu ta froideur ?
On penſe qu'elle eſt ſincere ;
On s'en rapporte à ſa foi ;
Elle plaît : je ne puis plaire ;
Le ſoupçon eſt fait pour moi.

La cruelle défiance
Empoiſonne le bienfait.
On me craint en ma préſence ;
En mon abſence on me hait.
Mes tourmens : je les ſuppoſe ;
Je gémis ; mais ſans raiſon.
Si je parle, j'en impoſe ;
Je me tais, c'eſt trahiſon.

Amour, tu fis l'impoſture,
Je paſſe pour l'impoſteur ;
Ah ! pour venger notre injure
Diſſipe enfin ſon erreur.
Fais que l'ingrat me connoiſſe,
Et, quel qu'en ſoit le ſujet,
Qu'il déteſte une foibleſſe
Dont je ne ſuis pas l'objet.

Ma Rivale eſt triomphante ;
Elle ordonne de mon ſort,
Et je me vois dans l'attente
De l'exil ou de la mort :
Ne briſez pas votre chaîne
Mouvemens d'un cœur jaloux ;
Vous éveillerez la haine ;
Je me contrains : taiſez-vous.

Le ſon de la voix, le chant, le ſens des vers, leur tournure, me jettent dans un déſordre que je ne puis exprimer. Etre fantaſtique, dangereuſe impoſture !

m'écriai-je, en ſortant avec rapidité du poſte où j'étois demeuré trop long-temps, peut-on mieux emprûnter les traits de la vérité & de la nature? Que je ſuis heureux de n'avoir connu que d'aujourd'hui le trou de cette ferrûre; comme je ſerois venu m'enyvrer, combien j'aurois aidé à me tromper moi-même! Sortons d'ici. Allons ſur la Brente, dès demain. Allons-y ce ſoir.

J'appelle, ſur le champ, un Domeſtique, & fais dépêcher, dans une gondole, ce qui m'étoit néceſſaire pour aller paſſer la nuit dans ma nouvelle maiſon.

Il m'eût été trop difficile d'attendre la nuit dans mon Auberge. Je ſortis. Je marchois au haſard. Au détour d'une rue, je crus voir entrer dans un Caffé ce Bernadillo qui accompagnoit Soberano dans notre promenade à Portici. Autre

fantôme ! dis-je : ils me pourſuivent. J'entrai dans ma gondole, & courus tout Veniſe de canal en canal ; il étoit onze heures quand je rentrai. Je voulus partir pour la Brente, & mes Gondoliers fatigués, refuſant le ſervice, je fus obligé d'en faire appeller d'autres : ils arrivent ; & mes gens, prévenus de mes intentions, me précedent dans la gondole, chargés de leurs propres effets. Biondetta me ſuivoit.

A peine ai-je les deux pieds dans le bâtiment, des cris me forcent à me retourner. Un Maſque poignardoit Biondetta. Tu l'emportes ſur moi ! meurs, meurs, odieuſe rivale !

L'exécution fut ſi prompte qu'un des Gondoliers reſté ſur le rivage ne pût l'empêcher. Il voulut attaquer l'Aſſaſſin, en lui portant le flambeau dans les

yeux ; un autre Maſque accourt, & le repouſſe avec une action menaçante, une voix tonnante que je crus reconnoître pour celle de Bernadillo.

Hors de moi, je m'élance de la gondole. Les Meurtriers ont diſparu. A l'aide du flambeau, je vois Biondetta pâle, baignée dans ſon ſang, expirante.

Mon état ne ſçauroit ſe peindre. Toute autre idée s'efface. Je ne vois plus qu'une femme adorée, victime d'une prévention ridicule, ſacrifiée à ma vaine & extravagante confiance, & accablée par moi juſques-là des plus cruels outrages.

Je me précipite, j'appelle, en même temps, le ſecours & la vengeance. Un Chirurgien, attiré par l'éclat de cette aventure ſe préſente. Je fais tranſporter la bleſſée dans mon appartement, &, crainte qu'on ne la ménage point aſſez,

je me charge moi-même de la moitié du fardeau.

Quand on l'eut deshabillée, quand je vis ce beau corps ſanglant atteint de deux énormes bleſſures, qui ſembloient devoir attaquer toutes deux les ſources de la vie, je dis, je fis mille extravagances.

Biondetta, préſumée ſans connoiſſance, ne devoit pas les entendre; mais l'Aubergiſte & ſes gens, un Chirurgien, deux Médecins, appellés, jugerent qu'il étoit dangereux pour la bleſſée qu'on me laiſſât auprès d'elle. On m'entraîna hors de la chambre.

On laiſſa mes gens près de moi, mais un ayant eu la maladreſſe de me dire que la faculté avoit jugé les bleſſures mortelles, je pouſſai des cris aigus.

Fatigué, enfin, par mes emportemens,

je tombai dans un abattement qui fut ſuivi du ſommeil.

Je crus voir ma mere, en rêve; je lui racontois mon aventure, & pour la lui rendre plus ſenſible, je la conduiſois vers les ruines de Portici.

N'allons pas là, mon fils, me diſoit-elle, vous êtes dans un danger évident. Comme nous paſſions dans un défilé étroit ou je m'engageois avec ſécurité, une main tout-à-coup me repouſſe dans un précipice; je la reconnois, c'eſt celle de Biondetta. Je tombai; une autre main me retire, & je me trouve entre les bras de ma mere. Je me réveille, encore halletant de frayeur. Tendre mere! m'écriai-je, vous ne m'abandonnez pas même en rêve.

Biondetta! vous voulez me perdre? Mais ce ſonge eſt l'effet du trouble de

mon imagination. Ah! chaſſons des idées qui me feroient manquer à la reconnoiſſance, à l'humanité.

J'appelle un Domeſtique, & fais demander des nouvelles. Deux Chirurgiens veillent : on a beaucoup tiré de ſang ; on craint la fiévre.

Le lendemain, après l'appareil levé, on décida que les bleſſures n'étoient dangereuſes que par la profondeur ; mais la fiévre ſurvient, redouble, & il faut épuiſer le ſujet par de nouvelles ſaignées.

Je fis tant d'inſtances pour entrer dans l'appartement, qu'il ne fut pas poſſible de s'y refuſer.

Biondetta avoit le tranſport, & répétoit ſans ceſſe mon nom. Je la regardai ; elle ne m'avoit jamais paru ſi belle.

Eſt-ce là, me diſois-je, ce que je prenois pour un fantôme colorié, un amas

de vapeurs brillantes uniquement raſſemblées pour en impoſer à mes ſens ?

Elle avoit la vie, comme je l'ai, & la perd, parce que je n'ai jamais voulu l'entendre, parce que je l'ai volontairement expoſée. Je ſuis un Tigre, un Monſtre.

Si tu meurs, objet le plus digne d'être chéri, & dont j'ai ſi indignement reconnu les bontés, je ne veux pas te ſurvivre. Je mourrai après avoir ſacrifié ſur ta tombe la barbare Olympia !

Si tu m'es rendue, je ſerai à toi ; je reconnoîtrai tes bienfaits, je couronnerai tes vertus, ta patience, je me lie par des liens indiſſolubles, & ferai mon devoir de te rendre heureuſe par le ſacrifice aveugle de mes ſentimens & de mes volontés.

Je ne peindrai point les efforts pénibles de l'art & de la nature, pour rap-

peller à la vie un corps qui ſembloit devoir ſuccomber ſous les reſſources miſes en œuvre pour le ſoulager.

Vingt & un jours ſe paſſerent ſans qu'on pût ſe décider entre la crainte & l'eſpérance : enfin la fiévre ſe diſſipa, & il parut que la malade reprenoit connoiſſance.

Je l'appellois ma chere Biondetta ; elle me ſerra la main. Depuis cet inſtant, elle reconnut tout ce qui étoit autour d'elle. J'étois à ſon chevet : ſes yeux ſe tournerent ſur moi ; les miens étoient baignés de larmes. Je ne ſçaurois peindre, quand elle me regarda, les graces, l'expreſſion de ſon ſourire. Chere Biondetta ! reprit-elle. Je ſuis la chere Biondetta d'Alvare. Elle vouloit m'en dire davantage : on me força encore une fois de m'éloigner.

Je pris le parti de reſter dans ſa chambre, dans un endroit où elle ne pût pas me voir. Enfin j'eus la permiſſion d'en approcher. Biondetta, lui dis-je, je fais pourſuivre vos Aſſaſſins.

Ah! ménagez-les, dit-elle; ils ont fait mon bonheur. Si je meurs, ce ſera pour vous; ſi je vis, ce ſera pour vous aimer.

J'ai des raiſons pour abréger ces ſcènes de tendreſſe qui ſe paſſerent entre nous juſqu'au temps où les Médecins m'aſſurerent que je pouvois faire tranſporter Biondetta ſur les bords de la Brente où l'air ſeroit plus propre à lui rendre ſes forces. Nous nous y établîmes. Je lui avois donné deux femmes pour la ſervir, dès le premier inſtant où ſon ſexe fut avéré par la néceſſité de panſer ſes bleſſures. Je raſſemblai autour d'elle tout ce qui pouvoit contribuer à ſa

commodité, & ne m'occupai qu'à la ſoulager, l'amuſer & lui plaire.

Les forces ſe rétabliſſoient à vûe d'œil, & ſa beauté ſembloit prendre chaque jour un nouvel éclat. Enfin, croyant pouvoir l'engager dans une converſation aſſez longue ſans intéreſſer ſa ſanté ; oh, Biondetta ! lui dis-je, je ſuis comblé d'amour, perſuadé que vous n'êtes point un être fantaſtique, convaincu que vous m'aimez, malgré les procédés révoltans que j'ai eus pour vous juſqu'ici. Mais vous ſçavez ſi mes inquiétudes furent fondées. Développez-moi le myſtère de l'étrange apparition qui affligea mes regards dans la voûte de Portici. D'où venoient, que devinrent ce monſtre affreux, cette petite chienne qui précédèrent votre arrivée ? Comment, pourquoi les avez-vous remplacés pour vous

attacher à moi ? Qui étoient-ils ? Qui êtes-vous ? Achevez de raſſurer un cœur tout à vous, & qui veut ſe dévouer pour la vie.

Alvare, répondit Biondetta, les Nécromanciens, étonnés de votre audace, voulurent ſe faire un jeu de votre humiliation, & parvenir, par la voie de la terreur, à vous réduire à l'état de vil eſclave de leurs volontés. Ils vous préparoient d'avance à la frayeur, en vous provoquant à l'évocation du plus puiſſant & du plus redoutable de tous les Eſprits ; & par le ſecours de ceux dont la cathégorie leur eſt ſoumiſe, ils vous préſenterent un ſpectacle qui vous eût fait mourir d'effroi, ſi la vigueur de votre ame n'eût fait tourner contr'eux leur propre ſtratagême.

A votre contenance héroïque, les Syl-

phes, les Salamandres, les Gnomes, les Ondains, enchantés de votre courage, réſolurent de vous donner tout l'avantage ſur vos ennemis.

Je ſuis Sylphe d'origine, & j'étois le plus conſidérable d'entr'eux. Je parus ſous la forme de la petite chienne; je reçus vos ordres, & nous nous empreſſâmes tous à l'envi de les accomplir. Plus vous mettiez de hauteur, de réſolution, d'aiſance, d'intelligence à régler nos mouvemens, plus nous redoublions d'admiration pour vous & de zèle.

Vous m'ordonnâtes de vous ſervir en Page, de vous amuſer en Cantatrice. Je me ſoumis avec joie, & goûtai de tels charmes dans mon obéiſſance, que je réſolus de vous la vouer pour toujours.

Décidons, me diſois-je, mon état & mon bonheur. Abandonnée dans le va-

gue de l'air à une incertitude néceſſaire, ſans ſenſations, ſans jouiſſances, eſclave des évocations des Cabaliſtes, jouet de leurs fantaiſies, néceſſairement bornée dans mes prérogatives comme dans mes connoiſſances, balancerois-je davantage ſur le choix des moyens par leſquels je puis annoblir mon eſſence?

Il m'eſt permis de prendre un corps pour m'aſſocier à un Sage: le voilà. Si je me réduis au ſimple état de femme, ſi je perds, par ce changement volontaire, le droit naturel des Sylphides, & l'aſſiſtance de mes compagnes, je jouirai du bonheur d'aimer & d'être aimée. Je ſervirai mon vainqueur; je l'inſtruirai de la ſublimité de ſon être, dont il ignore les prérogatives: il nous ſoumettra avec les élémens dont j'ai abandonné l'empire, les eſprits de toutes les ſphères. Il eſt fait

pour être le Roi du monde, & j'en ſerai la Reine, & la Reine adorée de lui.

Ces réflexions, plus ſubites que vous ne pouvez le croire dans une ſubſtance débarraſſée d'organes, me déciderent ſur le champ. En conſervant ma figure, je prends un corps de femme pour ne le quitter qu'avec la vie.

A peine eus-je un corps, Alvare, je m'apperçus que j'avois un cœur. Je vous admirois, je vous aimai; mais que devins-je quand je m'apperçus de votre répugnance, de votre haine! Je ne pouvois ni changer, ni même me repentir; ſoumiſe à tous les revers auxquels ſont ſujettes les créatures de votre eſpèce, m'étant attiré le courroux des Eſprits, la haine implacable des Nécromanciens, je devenois, ſans votre protection, l'être le plus malheureux qui fût ſous le Ciel: que

que dis-je ? je le ſerois encore ſans votre amour.

Mille graces répandues dans la figure, l'action, le ſon de la voix ajoutoient au preſtige de ce récit intéreſſant. Je ne concevois rien de ce que j'entendois. Mais qu'y avoit-il de concevable dans mon aventure ?

Tout ceci me paroît un ſonge, diſois-je ; mais la vie humaine eſt-elle autre choſe ? je rêve plus extraordinairement qu'un autre, & voilà tout.

Je l'ai vûe, de mes yeux, attendant tout des ſecours de l'art, arriver preſque juſqu'aux portes de la mort, en paſſant par tous les termes de l'épuiſement & de la douleur.

L'homme fut un aſſemblage d'un peu de boue & d'eau. Pourquoi une femme ne ſeroit-elle pas faite de roſée, de va-

TAYLOR INST. OXFORD

peurs terreſtres & de rayons de lumiere; des débris d'un arc-en-ciel condenſés? Où eſt le poſſible?.... Où eſt l'impoſſible?

Le réſultat de mes réflexions fut de me livrer encore plus à mon penchant en croyant conſulter ma raiſon. Je comblois Biondetta de prévenances, de careſſes innocentes. Elle s'y prêtoit avec une franchiſe qui m'enchantoit, avec cette pudeur naturelle qui agit ſans être l'effet des réflexions ou de la crainte.

Un mois s'étoit paſſé dans des douceurs qui m'avoient enyvré. Biondetta, entierement rétablie, pouvoit me ſuivre par tout à la promenade. Je lui avois fait faire un deshabillé d'Amazone: ſous ce vêtement, ſous un grand chapeau ombragé de plumes, elle attiroit tous les regards, & nous ne paroiſſions jamais

que mon bonheur ne fit l'objet de l'envie de tous ces heureux Citadins qui peuplent, pendant les beaux jours, les rivages enchantés de la Brente ; les femmes même ſembloient avoir renoncé à cette jalouſie dont on les accuſe, ou ſubjuguées par une ſupériorité dont elles ne pouvoient diſconvenir, ou déſarmées par un maintien qui annonçoit l'oubli de tous ſes avantages.

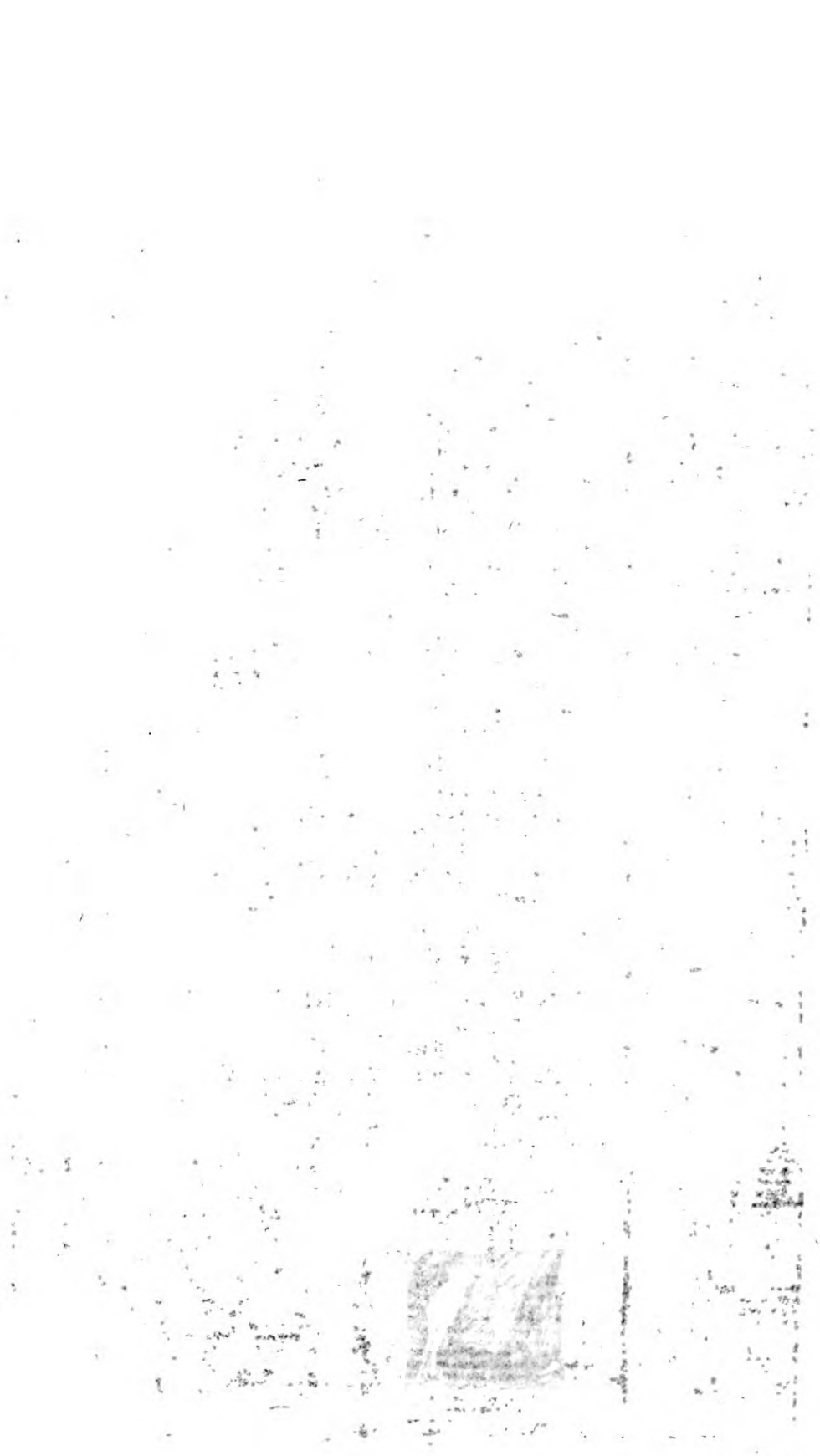
Connu de tout le monde pour l'Amant aimé d'un objet auſſi raviſſant ; mon orgueil égaloit mon amour, & je m'élevois encore davantage quand je venois à me flatter ſur le brillant de ſon origine.

Je ne pouvois douter qu'elle ne poſſédât les connoiſſances les plus rares, & je ſuppoſois, avec raiſon, que ſon but étoit de m'en orner ; elle ne m'entretenoit que

Non, diſoit-elle, vous ne me connoiſſez pas, vous ne vous connoiſſez pas : il me faut un abandon abſolu. Il peut ſeul me raſſurer & me ſuffire.

Je lui baiſois la main avec tranſport ; & redoublois mes ſermens ; elle m'oppoſoit ſes craintes. Dans le feu de la converſation, nos têtes ſe panchent, nos lévres ſe rencontrent..... Dans le moment, je me ſens ſaiſir par la baſque de mon habit, & ſecoué d'une étrange force.....

C'étoit mon chien ; un jeune Danois dont on m'avoit fait préſent. Tous les jours, je le faiſois jouer avec mon mouchoir. Comme il s'étoit échappé de la maiſon la veille, je l'avois fait attacher pour prévenir une ſeconde évaſion. Il venoit de rompre ſon attache ; conduit par l'odorat, il m'avoit trouvé, & me



tiroit par mon manteau pour me montrer ſa joie & me ſolliciter au badinage; j'eus beau le chaſſer de la main, de la voix, il ne fut pas poſſible de l'écarter : il couroit, revenoit ſur moi en aboyant; enfin, vaincu par ſon importunité, je le ſaiſis par ſon collier & le reconduiſis à la maiſon.

Comme je revenois au berceau pour joindre Biondetta, un Domeſtique, qui me ſuivoit, nous avertit qu'on avoit ſervi, & nous fûmes prendre nos places à table. Biondetta eût pu y paroître embarraſſée. Heureuſement nous nous trouvions en tiers, un jeune Noble étoit venu paſſer la ſoirée avec nous.

Le lendemain j'entrai chez Biondetta réſolu de lui faire part des réflexions ſérieuſes qui m'avoient occupé pendant la nuit. Elle étoit encore au lit, & je m'aſ-

ſis auprès d'elle. Nous avons, lui dis-je, penſé faire hier une folie dont je me fuſſe repenti le reſte de mes jours. Ma mere veut abſolument que je me marie. Je ne ſçaurois être à d'autre qu'à vous, & ne puis point prendre d'engagement ſérieux ſans ſon aveu. Vous regardant déja comme ma femme, chere Biondetta, mon devoir eſt de vous reſpecter.

Eh! ne dois-je pas vous reſpecter vous-même, Alvare? Mais ce ſentiment ne ſeroit-il pas le poiſon de l'amour? Vous vous trompez, repris-je, il en eſt l'aſſaiſonnement.....

Bel aſſaiſonnement, qui vous ramene à moi d'un air glacé & me pétrifie moi-même. Ah, Alvare! Alvare! je n'ai heureuſement ni rime ni raiſon, ni pere, ni mere, & je veux aimer de tout mon cœur ſans cet aſſaiſonnement-là. Vous

devez des égards à votre mere : ils ſont naturels ; il ſuffit que ſa volonté ratifie l'union de nos cœurs, pourquoi faut-il qu'elle la précede ? Les préjugés ſont nés chez vous au défaut de lumieres, & ſoit en raiſonnant, ſoit en ne raiſonnant pas, ils rendent votre conduite auſſi inconſéquente que bizarre. Soumis à de véritables devoirs, vous vous en impoſez qu'il eſt ou impoſſible ou inutile de remplir : enfin dans la pourſuite de l'objet que vous déſirez le plus, il ſemble que vous cherchiez à vous faire écarter de la route. Notre union, nos liens deviennent dépendans de la volonté d'autrui. Qui ſçait ſi Dona Mencia me trouvera d'aſſez bonne Maiſon pour entrer dans celle de Maravillas ; & je me verrois dédaignée ? ou au lieu de vous tenir de vous-même, je vous tiendrois de vous-même. Eſt-ce

un homme deſtiné à la haute ſcience qui me parle, ou un enfant qui ſort des montagnes de l'Eſtramadure ? Et dois-je être ſans délicateſſe, quand je vois qu'on ménage celle des autres plus que la mienne. Alvare ! Alvare ! on vante l'amour des Eſpagnols, ils auront toujours plus d'orgueil & de morgue, que d'amour.

J'avois vu des ſcènes bien extraordinaires; je n'étois point préparé à celle-ci. Je voulus excuſer mon reſpect pour ma mere, par le devoir qui me le preſcrivoit, par les obligations que je lui avois; on n'ecoutoit pas, je ne ſuis pas devenue femme pour rien, Alvare : vous me tenez de moi, je veux vous tenir de vous. Dona Mencia déſapprouvera après, ſi elle eſt folle. Ne m'en parlez plus. Depuis qu'on me reſpecte, qu'on ſe reſpec-

te, qu'on reſpecte tout le monde, je deviens plus malheureuſe que lorſqu'on me haïſſoit. Et elle ſe mit à ſanglotter.

Heureuſement je ſuis fier, & ce ſentiment me garantit du mouvement de foibleſſe qui m'entraînoit aux pieds de Biondetta, pour eſſayer de déſarmer cette déraiſonable colere, & faire ceſſer des larmes qui me réduiſoient au déſeſpoir. Je me retirai. Je paſſai dans mon cabinet. J'aurois voulu y être enchaîné; enfin craignant l'iſſue des combats que j'éprouvois, je cours à ma gondole : je fais appeller mes Gondoliers. Je dis à la premiere des femmes de Biondetta de la prévenir que je ſuis parti pour Veniſe, où l'on vient de m'avertir que je ſuis néceſſaire pour la ſuite du procès intenté à Olympia, & je parts en proie aux plus noirs chagrins, aux plus dévorantes in-

quiétudes. Mécontent de Biondetta & plus encore de moi, voyant qu'il ne me reſtoit à prendre que des partis lâches ou déſeſpérés

J'arrive à la Ville : je touche à la premiere calle. Je parcours d'un air effaré toutes les rues qui ſont ſur mon paſſage, ne m'appercevant point qu'un orage affreux va fondre ſur moi, & qu'il faut m'inquiéter pour trouver un abri.

C'étoit dans le milieu du mois de Juillet. Bientôt je fus chargé par une pluie abondante mêlée de beaucoup de grêle.

Je vois une porte ouverte devant moi : c'étoit celle de l'Egliſe du grand Couvent des Franciſcains ; je m'y réfugie.

Ma premiere réflexion fut qu'il avoit fallu un ſemblable accident pour me faire entrer dans une Egliſe depuis mon

ſéjour dans les Etats de Veniſe ; le ſecond fut de me rendre juſtice ſur cet entier oubli de mes devoirs.

Enfin, voulant m'arracher à mes penſées, je conſidere les tableaux & cherche à voir les monumens qui ſont dans cette Egliſe : c'étoit une eſpèce de voyage curieux que je faiſois autour de la nef & du chœur.

J'arrive enfin dans une Chapelle enfoncée & qui n'étoit éclairée que par une lampe, le jour extérieur n'y pouvant pénétrer : quelque choſe d'éclatant frappe mes regards dans le fond de la Chapelle ; c'étoit un monument.

Deux Génies deſcendoient dans un tombeau de marbre noir une figure de femme ; deux autres Génies fondoient en larmes auprès de la tombe.

Toutes les figures étoient de marbre

blanc, & leur éclat naturel, rehauſſé par le contraſte, en réfléchiſſant vivement la foible lumière de la lampe, ſembloit les faire briller d'un jour qui leur fût propre, & éclairer lui-même le fond de la Chapelle.

J'approche : je conſidère les figures ; elles me paroiſſent des plus belles proportions, pleines d'expreſſion & de l'exécution la plus finie.

J'attache mes yeux ſur la tête de la principale figure. Que deviens-je ? Je crois voir le portrait de ma mere. Une douleur vive & tendre, un ſaint reſpect me ſaiſiſſent. Oh, ma mere ! Eſt-ce pour m'avertir que mon peu de tendreſſe, & le déſordre de ma vie, vous conduiront au tombeau, que ce froid ſimulachre emprunte ici votre reſſemblance chérie ? Oh ! la plus digne des femmes, tout

égaré qu'il eſt, votre Alvare vous a conſervé tous les droits que vous avez ſur ſon cœur. Il atteſte ce marbre inſenſible qu'il mourroit plutôt mille fois que de s'écarter de l'obéiſſance qu'il vous doit. Je ſuis dévoré de la paſſion la plus tyrannique : il m'eſt impoſſible de m'en rendre maître déſormais. Vous venez de parler à mes yeux : Parlez, ah ! parlez à mon cœur, & ſi je dois la bannir, enſeignez-moi comment je pourrai faire ſans qu'il m'en coûte la vie.

En prononçant avec force cette preſſante invocation, je m'étois proſterné la face contre terre, & j'attendois, dans cette attitude, la réponſe que j'étois preſque sûr de recevoir, tant j'étois enthouſiaſmé.

Je réfléchis maintenant, ce que je n'étois pas en état de faire alors, que

dans toutes les occaſions où nous avons beſoin de ſecours extraordinaires pour régler notre conduite, ſi nous les demandons avec force, duſſions-nous n'être pas exaucés; au moins, en nous recueillant pour les recevoir, nous nous mettons dans le cas d'uſer de toutes les reſſources de notre propre prudence. Je méritois d'être abandonné à la mienne, & voici ce qu'elle me ſuggéra: » Tu mettras un » devoir à remplir & un eſpace conſidé- » rable entre ta paſſion & toi; les événe- » mens t'éclaireront. «

Allons, dis-je, en me relevant avec précipitation, allons ouvrir mon cœur à ma mere, & remettons-nous, encore une fois ſous ce cher abri.

Je retourne à mon Auberge ordinaire: je cherche une voiture, &, ſans m'embarraſſer d'équipages, je prends la route de

de Turin, pour me rendre en Eſpagne par la France; mais avant je mets dans un paquet, une note ſur la banque de trois cents ſequins, & la Lettre qui ſuit.

A MA CHERE BIONDETTA.

» Je m'arrache d'auprès de vous, ma » chere Biondetta, & ce ſeroit m'arra- » cher à la vie, ſi l'eſpoir du plus prompt » retour ne conſoloit mon cœur. Je vais » voir ma mere; animé par votre char- » mante idée, je triompherai d'elle, & » viendrai former, avec ſon aveu, une » union qui doit faire mon bonheur. » Heureux d'avoir rempli mes devoirs, » avant de me donner tout entier à l'A- » mour, je ſacrifierai à vos pieds le reſte » de ma vie. Vous connoîtrez un Eſpa- » gnol, ma Biondetta; vous jugerez, » d'après ſa conduite, que s'il obéit aux

» devoirs de l'honneur & du ſang ; il
» ſçait également ſatisfaire aux autres.
» En voyant l'heureux effet de ſes pré-
» jugés, vous ne taxerez pas d'orgueil le
» ſentiment qui l'y attache. Je ne puis
» douter de votre amour : il m'avoit voué
» une entière obéiſſance ; je le reconnoî-
» trai encore mieux par cette foible con-
» deſcendance à des vûes qui n'ont pour
» objet que notre commune félicité. Je
» vous envoie ce qui peut être néceſſaire
» pour l'entretien de notre maiſon. Je
» vous enverrai d'Eſpagne ce que je croi-
» rai le moins indigne de vous, en atten-
» dant que la plus vive tendreſſe qui fût
» jamais, vous ramene pour toujours vo-
» tre eſclave. «

Je ſuis ſur la route de l'Eſtramadure. Nous étions dans la plus belle ſaiſon, & tout ſembloit ſe prêter à l'impatience

que j'avois d'arriver dans ma patrie. Je découvrois déja les clochers de Turin, lorſqu'une chaiſe de poſte, aſſez mal en ordre, ayant dépaſſé ma voiture, s'arrête, & me laiſſe voir, à travers une portiere, une femme qui fait des ſignes, & s'élance pour en ſortir.

Mon Poſtillon s'arrête de lui-même; je deſcends, & reçois Biondetta dans mes bras, elle y reſte pâmée, ſans connoiſſance, elle n'avoit pu dire que ce peu de mots: Alvare! vous m'avez abandonnée.

Je la porte dans ma chaiſe, ſeul endroit où je puſſe l'aſſeoir commodément: elle étoit heureuſement à deux places. Je fais mon poſſible pour lui donner plus d'aiſance à reſpirer, en la dégageant de ceux de ſes vêtemens qui la gênent; & la ſoutenant entre mes bras, je continue

ma route, dans la ſituation que l'on peut imaginer.

Nous arrêtons à la premiere Auberge de quelqu'apparence : je fais porter Biondetta dans la chambre la plus commode : je la fais mettre ſur un lit, & m'aſſied à côté d'elle. Je m'étois fait apporter des eaux ſpiritueuſes, des élixirs propres à diſſiper un évanouiſſement. A la fin elle ouvre les yeux.

On a voulu ma mort, encore une fois, dit-elle ; on ſera ſatisfait. Quelle injuſtice ! lui dis-je, un caprice vous fait vous refuſer à des démarches ſenties & néceſſaires de ma part. Je vois que je riſque de manquer à mon devoir ſi je ne ſçais pas vous réſiſter, & que je m'expoſe à des déſagrémens, à des remords qui troubleroient la tranquillité de notre union. Je prends le parti de m'échapper

pour aller chercher l'aveu de ma mere.....

Et que ne me diſiez-vous, cruel, que c'étoit votre volonté? Ne ſuis-je pas faite pour vous obéir? Je vous aurois ſuivie. Mais m'abandonner ſeule, ſans protection, à la vengeance des ennemis que je me ſuis fait pour vous, me voir expoſée, par votre faute, aux affronts les plus humilians.....

Expliquez-vous, Biondetta; quelqu'un auroit-il oſé?..... Et que riſqueroit-on contre un être de mon ſexe, dépourvu d'aveu, comme de toute aſſiſtance? L'indigne Bernadillo nous avoit ſuivis à Veniſe: à peine avez-vous diſparu, que ceſſant de vous craindre, impuiſſant contre moi depuis qu'il eſt décidé que je ſuis à vous, mais pouvant troubler l'imagination de tous ceux qui me ſervoient;

il a fait aſſiéger par des fantômes, de ſa création, votre maiſon de la Brente. Mes femmes, effrayées, m'abandonnent. Un bruit, autoriſé par des Lettres, ſe répand qu'un Lutin a enlevé un Capitaine des Gardes du Roi de Naples, & l'a conduit à Veniſe. On aſſure que je ſuis ce Lutin; & cela ſe trouve preſque avéré par les indices. Chacun s'écarte de moi avec frayeur. J'implore de l'aſſiſtance, de la compaſſion; je n'en trouve pas. Enfin l'or obtient ce que l'on refuſe à l'humanité. On me vend fort cher une mauvaiſe chaiſe: je trouve des Guides, des Poſtillons; je vous ſuis....

Ma fermeté penſa s'ébranler au récit des diſgraces de Biondetta. Je ne pouvois, lui dis-je, prévoir des événemens de cette nature. Je vous avois vue l'objet des égards, des reſpects de tous les

habitans des bords de la Brente. Pouvois-je croire que ce tribut, qui vous ſembloit ſi bien acquis, vous ſeroit diſputé dans mon abſence? Oh, Biondetta! éclairée, comme vous l'êtes, pourquoi n'avez-vous pas prévu qu'en contrariant les vues raiſonnables que j'avois, vous me porteriez à des réſolutions déſeſpérées? Pourquoi.....

Eſt-on toujours maîtreſſe de ne pas contrarier? Je ſuis femme par mon choix, Alvare, mais je ſuis femme, enfin; expoſée à reſſentir toutes les impreſſions, je ne ſuis pas de marbre. J'ai choiſi entre les douze Zônes, la matiere élémentaire dont mon corps eſt compoſé: elle eſt très-ſuſceptible; ſi elle ne l'étoit pas, je manquerois de ſenſibilité; vous ne me feriez rien éprouver, & je vous deviendrois inſipide. Pardonnez-moi

d'avoir couru le riſque de prendre toutes les imperfections de mon ſexe pour en réunir, ſi je pouvois, toutes les graces; mais la folie eſt faite, & conſtituée comme je le ſuis à préſent, mes ſenſations ſont d'une vivacité dont rien n'approche, mon imagination eſt un volcan. J'ai, en un mot, des paſſions d'une violence qui devroit vous effrayer, ſi vous n'étiez pas l'objet de la plus emportée de toutes, & ſi nous ne connoiſſions pas mieux les principes & les effets de ces élans naturels, qu'on ne les connoit à Salamanque. On leur y donne des noms odieux; on parle, au moins, de les étouffer. Étouffer une flamme céleſte, le ſeul reſſort au moyen duquel l'ame & le corps peuvent agir réciproquement l'un ſur l'autre, & ſe forcer de concourir au maintien néceſſaire de leur union! Cela

eſt bien imbécille, mon cher Alvare ! Il faut régler ces mouvemens, & quelquefois en leur cédant, ſi on les contrarie, ſi on les ſouleve, ils échappent tous à la fois, & la raiſon ne ſçait plus où s'aſſeoir pour gouverner. Ménagez-moi dans ces momens-ci, Alvare ; ſongez que je n'ai que ſix mois, que je ſuis dans l'enthouſiaſme de tout ce que j'éprouve ; qu'un refus que vous me faites, un mot que vous me dites inconſidérément, indignent l'amour, révoltent l'orgueil, éveillent le dépit, la défiance, la crainte ; que dis-je ? je vois d'ici ma pauvre tête perdue, & mon Alvare auſſi malheureux que moi !

Oh, Biondetta ! repartis-je, on ne ceſſe pas de s'étonner auprès de vous ; mais je crois voir la nature même dans l'aveu que vous faites de vos penchans.

Nous trouverons des reſſources contr'eux dans notre tendreſſe mutuelle. Que ne devons-nous pas eſpérer, d'ailleurs, des conſeils de la digne mere qui va nous recevoir dans ſes bras ? Elle vous chérira, tout m'en aſſure, & nous aidera à couler des jours heureux..... Il faut vouloir ce que vous voulez, Alvare. Je connois mieux mon ſexe & n'eſpere pas autant que vous ; mais je veux vous obéir, pour vous plaire, & je me livre.

Satisfait de me trouver ſur la route de l'Eſpagne, de l'aveu & en compagnie de l'objet qui avoit captivé ma raiſon & mes ſens, je m'empreſſai de chercher le paſſage des Alpes, pour arriver en France ; mais il ſembloit que le Ciel me devenoit contraire, depuis que je n'étois pas ſeul ; des orages affreux ſuſpendent ma courſe, & rendent les chemins mauvais

& les paſſages impraticables. Les chevaux s'abattent : ma voiture qui ſembloit neuve & bien enſemblée, ſe dément à chaque poſte, & manque ou par l'eſſieu, ou par le train, ou par les roues. Enfin, après des traverſes infinies, je parviens au Col de Tende.

Parmi les ſujets d'inquiétude, les embarras que me donnoit un voyage auſſi contrarié, j'admirois le perſonnage de Biondetta. Ce n'étoit plus cette femme tendre, triſte ou emportée que j'avois vue; il ſembloit qu'elle voulût ſoulager mon ennui, en ſe livrant aux ſaillies de la gaieté la plus vive, & me perſuader que les fatigues n'avoient rien de rebutant pour elle.

Tout ce badinage agréable étoit mêlé de careſſes trop ſéduiſantes pour que je puſſe m'y refuſer : je m'y livrois; mais avec

réſerve : mon orgueil, compromis, ſervoit de frein à la violence de mes déſirs. Elle liſoit trop bien dans mes yeux pour ne pas juger de mon déſordre, & chercher à l'augmenter. Je fus en péril : je dois en convenir. Une fois entr'autres, ſi une roue ne ſe fût briſée, je ne ſçais ce que le point d'honneur fût devenu. Cela me mit un peu plus ſur mes gardes pour l'avenir.

Après des fatigues incroyables, nous arrivâmes à Lyon. Je conſentis, par attention pour elle, à m'y repoſer quelques jours. Elle arrêtoit mes regards ſur l'aiſance, la facilité des mœurs de la Nation Françoiſe. C'eſt à Paris, c'eſt à la Cour que je voudrois vous voir établi. Les reſſources d'aucune eſpèce ne vous manqueront ; vous y ferez la figure qu'il vous plaira d'y faire, & j'ai les

moyens sûrs de vous y faire jouer le plus grand rôle ; les François sont galans : si je ne préſume point trop de ma figure, ce qu'il y auroit de plus diſtingué parmi eux viendroit me rendre hommage, & je les ſacrifierois tous à mon Alvare. Le beau ſujet de triomphe pour une vanité Eſpagnole !

Je regardai cette propoſition comme un badinage. Non, dit-elle, j'ai ſérieuſement cette fantaiſie.... Partons donc bien vîte pour l'Eſtramadure, répliquai-je, & nous réviendrons faire préſenter à la Cour de France, l'épouſe de Dom Alvare Maravillas ; car il ne vous conviendroit pas de ne vous y montrer qu'en Aventuriere....

Je ſuis ſur le chemin de l'Eſtramadure, dit-elle, & l'Eſtramadure eſt ſur le chemin de tout ce qui me fait plaiſir,

comment ferois-je pour ne jamais la rencontrer ?

J'entendois, je voyois la répugnance mais j'allois à mon but, & je me trouvai bientôt ſur le territoire Eſpagnol. Les obſtacles imprévus, les fondrieres, les ornieres impraticables, les Muletiers yvres, les mulets rétifs, me donnoient encore moins de relâche que dans le Piémont & la Savoye.

On dit beaucoup de mal des Auberges d'Eſpagne, & c'eſt avec raiſon ; cependant je m'eſtimois heureux quand les contrariétés éprouvées pendant le jour ne me forçoient pas de paſſer une partie de la nuit au milieu de la campagne, ou dans une grange écartée.

C'étoit dans un aſyle de cette eſpèce que j'allois eſſuyer le plus dangereux aſſaut, & que Biondetta devoit faire le

dernier eſſai de l'heureuſe inflexibilité de mon caractère.

Quel pays allons-nous chercher, diſoit-elle, à en juger parce que nous éprouvons ! en ſommes-nous encore beaucoup éloignés?

Vous êtes, repris-je, en Eſtramadure, & à dix lieues, tout au plus, du Château de Maravillas..... Nous ni arriverons certainement pas; le Ciel nous en défend les approches. Voyez les vapeurs dont il ſe charge.

Je regardai le Ciel, & jamais il ne m'avoit paru plus menaçant. Je fis appercevoir à Biondetta que la grange où nous étions pouvoit nous garantir de l'orage. Nous garantira-t-elle auſſi du tonnerre, me dit-elle?.... Et que vous fait le tonnerre, à vous, habituée à vivre dans les airs, qui l'avez vu tant de

ſois ſe former & devez ſi bien connoître ſon origine phyſique ?.... Je ne le craindrois pas, ſi je le connoiſſois moins : je me ſuis ſoumiſe pour l'amour de vous aux cauſes phyſiques, & je les appréhende, parce qu'elles tuent & qu'elles ſont phyſiques.

Nous étions ſur deux tas de paille aux deux extrémités de la grange. Cependant l'orage après s'être annoncé de loin, approche & mugit d'une maniere épouvantable. Le Ciel paroiſſoit un braſier agité par les vents, en mille ſens contraires : les coups de tonnerre, répétés par les antres des montagnes voiſines, retentiſſoient horriblement autour de nous. Ils ne ſe ſuccédoient pas, ils ſembloient s'entreheurter. Le vent, la grêle, la pluie ſe diſputoient entr'eux à qui ajouteroit le plus à l'horreur de l'effrayant tableau

dont

dont nos ſens étoient affligés. Il part un éclair qui ſemble embraſer notre aſyle. Un coup effroyable ſuit. Biondetta, les yeux fermés, les doigts dans les oreilles vient ſe précipiter dans mes bras : Ah, Alvare! je ſuis perdue.....

Je veux la raſſurer. Mettez la main ſur mon cœur, diſoit-elle. Elle me la place ſur ſa gorge, & quoiqu'elle ſe trompât, en me faiſant appuyer ſur un endroit où le battement ne devoit pas être le plus ſenſible, je démêlai que le mouvement étoit extraordinaire. Elle m'embraſſoit de toutes ſes forces, & redoubloit à chaque éclair. Enfin, un coup plus effrayant que tous ceux qui s'étoient fait entendre, part. Biondetta s'y dérobe de maniere, qu'en cas d'accident, il ne pût la frapper avant de m'avoir atteint moi-même le premier.

Cet effet de la peur me parut ſingu-

lier, & je commençai à appréhender pour moi, non les ſuites de l'orage, mais celles d'un complot formé dans ſa tête de vaincre ma réſiſtance à ſes vûes. Quoique plus tranſporté que je ne puis le dire, je me leve : Biondetta, lui dis-je, vous ne ſçavez ce que vous faites. Calmez cette frayeur ; ce tintamarre ne menace ni vous ni moi.

Mon flegme dût la ſurprendre ; mais elle pouvoit me dérober ſes penſées, en continuant d'affecter du trouble. Heureuſement la tempête avoit fait ſon dernier effort. Le Ciel ſe nettoyoit, & bientôt la clarté de la Lune nous annonça que nous n'avions plus rien à redouter du déſordre des élémens.

Biondetta demeuroit à la place où elle s'étoit miſe. Je m'aſſis auprès d'elle ſans proférer une parole : elle fit ſemblant de dormir, & je me mis à rêver plus triſte-

ment que je n'euſſe encore fait depuis le commencement de mon aventure, ſur les ſuites néceſſairement fâcheuſes de ma paſſion. Je ne donnerai que le canevas de mes réflexions. Ma maîtreſſe étoit charmante; mais je voulois en faire ma femme.

Le jour m'ayant ſurpris dans ces penſées, je me levai pour aller voir ſi je pourrois pourſuivre ma route. Cela me devenoit impoſſible pour le moment. Le Muletier, qui conduiſoit ma calêche, me dit que ſes mulets étoient hors de ſervice. Comme j'étois dans cet embarras, Biondetta vint me joindre.

Je commençois à perdre patience, quand un homme d'une phyſionomie ſiniſtre, mais vigoureuſement taillé, parut devant la porte de la ferme, chaſſant devant lui deux mulets qui avoient de l'apparence. Je lui propoſai de me con-

duire chez moi ; il ſçavoit le chemin ; nous convînmes de prix.

J'allois remonter dans ma voiture lorſque je crus reconnoître une femme de campagne qui traverſoit le chemin, ſuivie d'un valet : je m'approche ; je la fixe. C'eſt Berthe, honnête fermiere de mon Village, & ſœur de ma nourrice. Je l'appelle ; elle s'arrête, me regarde à ſon tour, mais d'un air conſterné. Quoi ! c'eſt vous, me dit-elle, Seigneur Dom Alvare ? Que venez-vous chercher dans un endroit où votre perte eſt jurée, où vous avez mis la déſolation ?..... Moi ! ma chere Berthe, & qu'ai-je fait ?.....

Ah ! Seigneur Alvare, la conſcience ne vous reproche-t-elle pas la mort de votre digne mere, notre bonne Maîtreſſe ?..... Elle eſt morte !..... Oui, elle eſt morte du chagrin que vous lui avez cauſé. Il lui eſt venu des Lettres de

Naples ; de Veniſe. On lui a écrit des choſes qui font trembler. Notre bon Seigneur, votre frere, eſt furieux : il dit, qu'il ſollicitera par-tout des ordres contre vous, qu'il vous dénoncera, vous livrera lui-même.....

Allez, Madame Berthe, ſi vous retournez à Maravillas, & y arrivez avant moi, annoncez à mon frere qu'il me verra bientôt.

Sur le champ, la calêche étant attelée, je préſente la main à Biondetta, cachant le déſordre de mon ame ſous l'apparence de la fermeté. Elle, ſe montrant effrayée. Quoi! nous allons nous livrer à votre frere? nous allons aigrir par notre préſence, une famille irritée, des vaſſaux déſolés?.....

Je ne ſçaurois craindre mon frere, Madame, s'il m'impute des torts que je n'ai pas, il eſt important que je le déſa-

buſe. Si j'en ai, il faut que je m'excuſe; & comme ils ne viennent pas de mon cœur, j'ai droit à ſa compaſſion & à ſon indulgence. Si j'ai conduit ma mere au tombeau par le déréglement de ma conduite, j'en dois réparer le ſcandale, & pleurer ſi hautement cette perte, que la vérité, la publicité de mes regrets, effacent aux yeux de toute l'Eſpagne, la tache que le défaut de naturel imprimeroit à mon ſang....

Ah, Dom Alvare! vous courez à votre perte & à la mienne, ces Lettres écrites de tous côtés, ces préjugés répandus avec tant de promptitude & d'affectation ſont la ſuite de nos aventures & des perſécutions que j'ai eſſuyées à Veniſe. Le traître Bernadillo, que vous ne connoiſſez pas aſſez, obſede votre frere; il le portera.....

Eh! qu'ai-je à redouter de Bernadillo

& de tous les lâches de la terre ? Je ſuis, Madame, le ſeul ennemi redoutable pour moi. On ne portera jamais mon frere à la vengeance aveugle, à l'injuſtice, à des actions indignes d'un homme de tête & de courage, d'un Gentilhomme enfin. Elle voulut inſiſter, j'étois devenu inflexible. M'imputant le malheur des miens, j'euſſe expoſé ma tête à tous les riſques, & euſſai-je pu redouter des châtimens, j'étois déterminé à les affronter, à les ſouffrir, plutôt que de demeurer en proie aux remords qui déchiroient mon cœur.

C'étoit dans cette diſpoſition que je m'avançois vers les murs qui m'avoient vu naître, & que je devois trouver bientôt remplis du deuil que j'y avois cauſé. Les mulets, quoique forts, ne marchoient pas aſſez vîte au gré de mon impatience. Fouette donc ! malheureux !

fouette ! diſois-je au Muletier. Il fouette ; & , en effet, les mulets hâtent le pas.

Je découvrois déja, mais d'aſſez loin ; le ſommet des tours du château. Pour animer encore davantage les animaux qui me tirent, je les aiguillonne avec la pointe de mon épée. Ils ruent, s'emportent, prennent le mords aux dents. Bientôt on ne les voit plus courir ; ils volent : le Poſtillon, démonté, eſt jetté dans une orniere ; les rênes retombées en avant ne peuvent plus être ſaiſies par moi. J'appelle ſur ma route ; je crie ; je m'emporte : on s'effraye ; on s'écarte, on fuit ſur mon paſſage. Enfin, je traverſe comme un orage le Village de Maravillas & ſuis emporté à ſix lieues au-delà, ſans que rien mette obſtacle à la force invincible qui entraîne ma voiture. Je me fuſſe précipité mille fois ſi la rapidité du mouvement m'en eût laiſſé les moyens.

Las d'efforts, de tentatives de toute eſpèce, je me raſſeois. Je regarde Biondetta. Elle me ſemble plus tranquille qu'elle ne devroit l'être, elle que j'avois vu ſuſceptible de crainte pour de bien moindres raiſons. Un trait de lumiere m'éclaire : *Les événemens m'inſtruiſent*, m'écriai-je ; *je ſuis obſédé.* Alors je la prends par un bouton de ſon habit de campagne : *Eſprit malin*, prononçai-je avec force, *ſi tu n'es ici que pour m'écarter de mon devoir & m'entraîner dans le précipice d'où je t'ai témérairement tiré, rentres-y pour toujours.* A peine eus-je prononcé ces mots, elle diſparut, & les mulets qui m'avoient emportés, étant de même nature qu'elle, l'avoient ſuivie.

La calêche * fait un mouvement extraordinaire ; il m'enleve du ſiége, &

* Une calêche Eſpagnole a la couverture pareille aux calêches que portent nos femmes,

je me vois au point d'être forcé d'en ſortir. Je leve les yeux au Ciel : un nuage noir s'élevoit en l'air, le ſommet repréſentoit une énorme tête de chameau. Le vent qui emportoit cette viſion, avec toute la violence d'un ouragan, l'eût bientôt diſſipée. En portant mes regards autour de moi, je vis que les mulets étoient évanouis, & que ma calêche panchée vers la terre portoit ſur ſes brancarts.

Je me trouvai ſeul dans une petite plaine aride, écartée des chemins ordinaires. Mon premier mouvement fut de me proſterner pour rendre graces de ma délivrance.

J'apperçois un hameau; j'y vais : j'y trouve des ſecours pour me faire conduire où je devois aller; mais ſans demander de nouvelles, ſans me faire reconnoître. J'étois abſorbé dans ma dou-

leur ; & accablé de remords qui ne s'étoient jamais fait ſentir auſſi vivement.

J'arrive au château. J'oſois à peine lever les yeux, ni les arrêter ſur aucun objet. J'entends une voix. C'eſt Alvare ! c'eſt mon fils. J'éleve la vue, & reconnois ma mere....

Non, rien n'eſt comparable à la douceur, à la vivacité, à la force du mouvement que j'éprouvai. Je me précipite, je vole dans les bras qui m'attendent ; je me proſterne : je me couvre de larmes. Ah ! ma mere ! ma mere ! je ne ſuis pas votre aſſaſſin. Reconnoîtrez-vous pour votre fils, celui dont la négligence, l'ingratitude vous ont dû cauſer tant de chagrin... Celui dont la témérité.. Ah ! ma mere ! vous embraſſez votre fils ! Hélas, peu s'en eſt fallu qu'il ne devînt un monſtre odieux au Ciel & à la Terre.

La paſſion dans laquelle j'étois, la

véhémence de mon action avoit tellement altéré mes traits, le ſon de ma voix, que ma mere eut quelqu'inquiétude. Elle me releve avec bonté, m'embraſſe, me force à m'aſſeoir. Je voulois parler, je ne le pouvois; je me jettois ſur ſes mains, je les baiſois ſans ceſſe en les inondant de pleurs.

Dona Mencia me conſidere d'un air d'étonnement; elle ſuppoſe qu'il doit m'être arrivé quelque choſe d'extraordinaire : elle appréhende même quelque dérangement dans ma raiſon : tandis que ſon inquiétude, ſa curioſité, ſa bonté, ſa tendreſſe ſe peignent dans ſes complaiſances & dans ſes regards, ſa prévoyance fait raſſembler ſous ma main ce qui peut être néceſſaire aux beſoins d'un Voyageur fatigué par une route longue & difficile : les Domeſtiques s'empreſſent à me ſervir; je mouille mes lé-

vres par complaiſance ; mes regards diſtraits cherchent mon frere ; chagrin, allarmé de ne pas le voir : Madame, dis-je, où eſt l'eſtimable Dom Juan ?.....

Il ſera bien aiſe de ſçavoir que vous êtes ici, puiſqu'il vous avoit écrit de vous y rendre ; mais comme ſes Lettres, datées de Madrid, ne peuvent être parties que depuis quelques jours, nous ne vous attendions pas ſi-tôt. Vous êtes Colonel du Régiment qu'il avoit, & le Roi vient de le nommer à une Vice-Royauté dans les Indes.

Graces au Ciel ? m'écriai-je, il n'y a rien de vrai dans le ſonge affreux que je viens de faire.

Dona Mencia me preſſe de m'expliquer. De quel ſonge parlez-vous, Alvare ?... Du plus long, du plus dangereux que l'on puiſſe faire, répondis-je, & alors, ſurmontant l'orgueil & la honte, je lui

fis le détail de tout ce qui m'étoit arrivé, depuis mon entrée dans la grotte de Portici, juſqu'au moment heureux où j'avois pu embraſſer ſes genoux.

Cette femme reſpectable m'écouta avec une bonté & une patience extraordinaires, elle vit qu'il étoit inutile de m'exagérer le péril auquel je m'étois expoſé, & de me rappeller l'idée des engagemens, des devoirs que je n'avois pas remplis, que je connoiſſois, enfin toute l'étendue de ma faute. Mais, me dit-elle, vous donnez beaucoup à la Nature dans ce qui vous eſt arrivé, & je vois clairement que vous n'avez été environné que de menſonges & d'illuſions depuis l'inſtant où vous en avez cherché. Jugez-en par la nouvelle de ma mort & du courroux de votre frere aîné. Berthe, à qui vous avez cru parler, eſt détenue au lit depuis quelque temps par une infirmité.

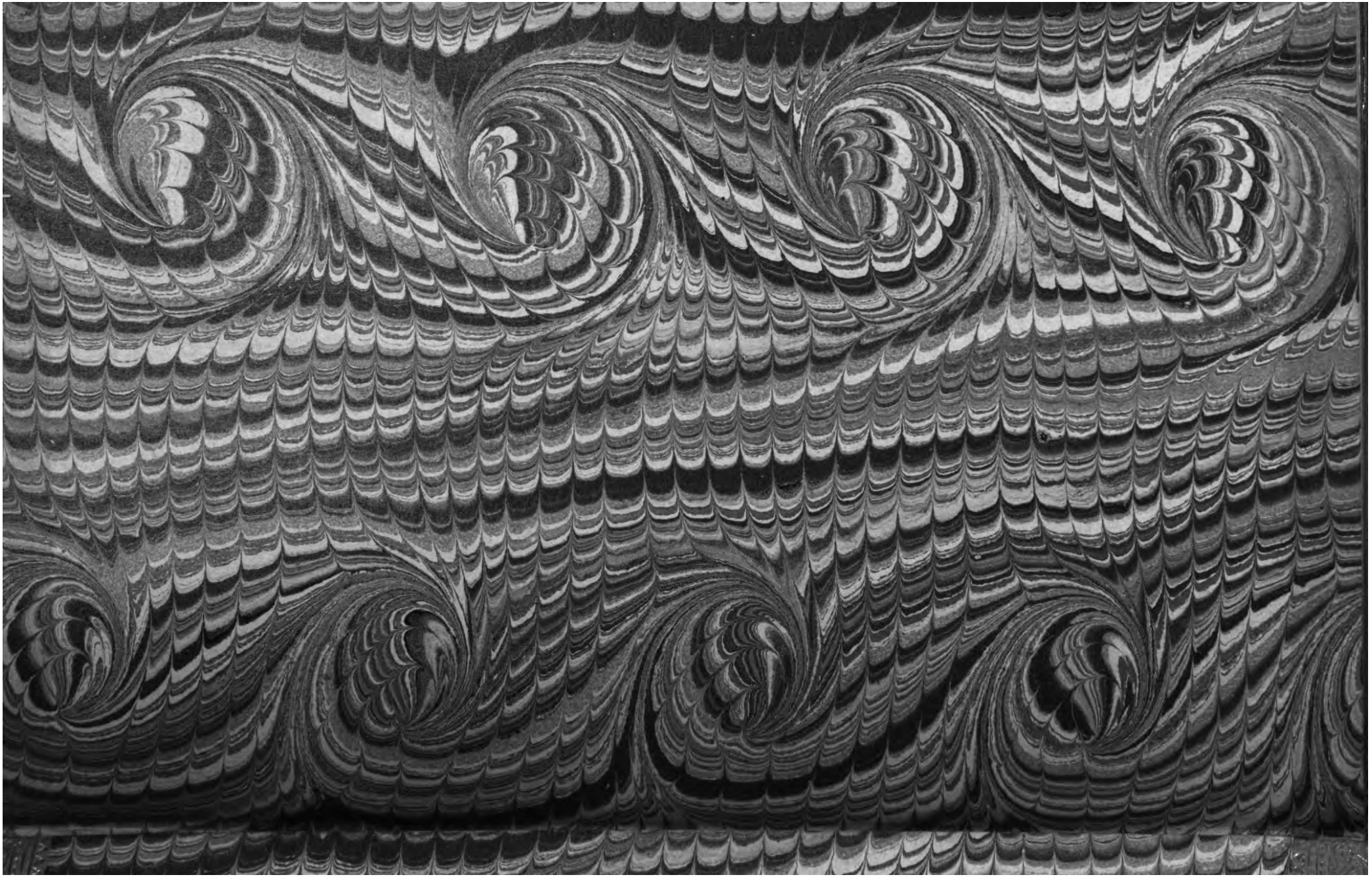
Je n'ai jamais ſongé à vous envoyer deux cents ſequins au-deſſus de votre penſion ; j'aurois craint d'entretenir vos déſordres, ou de vous y plonger par une ſemblable libéralité. L'honnête Ecuyer Pimientos eſt mort depuis huit mois ; mais on abuſoit de mon nom pour mieux couvrir les embûches, on ſecondoit vos penchans, on cherchoit même à vous donner les défauts que vous n'aviez pas. Toutes les routes, pour vous égarer, vous ont été ouvertes : avez-vous voulu rentrer dans votre devoir, tout vous eſt devenu contraire. En un mot, tout a été ſurnaturel, juſqu'aux petits incidens qui vous ont été favorables, & aux reſſources que vous avez cru trouver en vous-même. Mais je puis vous dire que vous êtes l'auteur & le complice principal, & de votre aventure, & des ſupercheries dont vous avez penſé être la victime.

Vous aviez provoqué l'Eſprit malin; il s'eſt préſenté comme une groſſe vilaine bête. Vous avez jugé à propos de lui donner une tournure, de l'eſprit & des graces, il en a profité pour prendre avantage ſur vous, & vous ſéduire. Il a ſouvent manqué d'adreſſe; vous n'avez pas voulu voir ſes fautes, & lui avez fourni le moyen de les réparer; en un mot, votre folie n'eſt comparable, par ſon excès, qu'à celui du bonheur qui vous a délivré des ſuites de vos égaremens. C'eſt une leçon par la ſuite. Quand votre ennemi ſe reproduira, car il n'eſt pas à ſon dernier maſque, congédiez-le bruſquement, & ſur-tout n'allez jamais le chercher dans les grottes.

FIN.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
2 JAN 1996
OF OXFORD
LIBRARY
951475

At auction.
Sotheby's
7.12.95
[ZAH]

CF 104

collated + complete
Bernard Quaritch
BW